

Alvaro Pires

Criminologue, École de criminologie, Université d'Ottawa

(1997)

“De quelques enjeux épistémologiques d'une méthodologie générale pour les sciences sociales”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Alvaro Pires
Criminologue, École de criminologie, Université d'Ottawa.

“De quelques enjeux épistémologiques d'une méthodologie générale pour les sciences sociales”.

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Poupart, Deslauriers, Groulx, Laperrière, Mayer, Pires [Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives], *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, pp. 3-54. Première partie : Épistémologie et théorie. Montréal : Gaëtan Morin, Éditeur, 1997, 405 pp.

Avec l'autorisation formelle de M. Alvaro Pires, professeur de criminologie, Université d'Ottawa, le 2 août 2006.



Courriel : alpires@uottawa.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

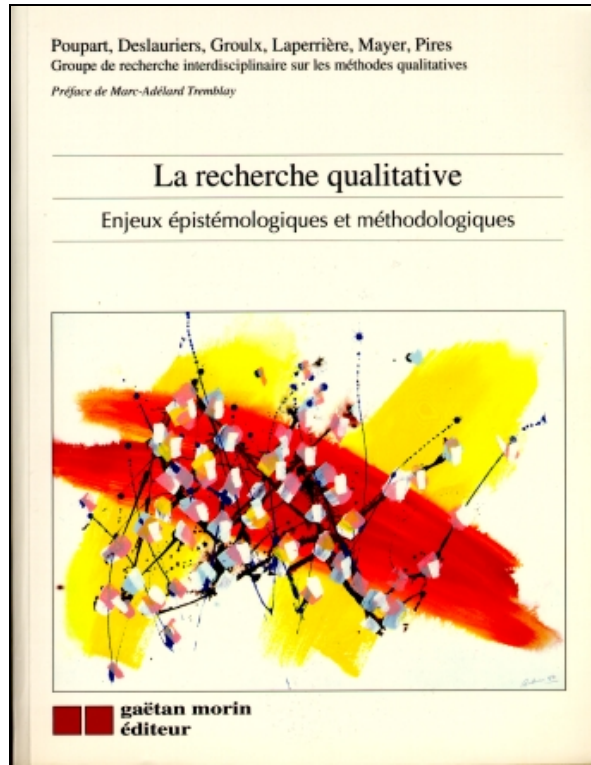
Édition numérique réalisée le 9 juillet 2007 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Alvaro Pires

Criminologue, département de criminologie, Université d'Ottawa

“De quelques enjeux épistémologiques d'une méthodologie générale pour les sciences sociales”



Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Poupart, Deslauriers, Groulx, Laperrière, Mayer, Pires [Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives], *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, pp. 3-54. Première partie : Épistémologie et théorie. Montréal : Gaëtan Morin, Éditeur, 1997, 405 pp.

Table des matières

[Introduction](#)

[Le développement des sciences sociales](#)

[L'énigme et le paradoxe des « découvertes » en sciences sociales](#)

[Pour une méthodologie générale](#)

[Quelques prises de position sur les débats actuels](#)

[Quelques clarifications conceptuelles sur la notion d'« objet construit »](#)

[Un premier malentendu](#) : la notion d'objet construit et le constructivisme

[Un second malentendu](#) : la notion d'objet *scientifiquement* construit et le subjectivisme

[Les sciences sociales et le sens commun](#) : faut-il parler de « rupture » ?

[La quête de la vérité en sciences sociales](#)

[Le modèle 1.](#) la valorisation de la neutralité et de l'observation de l'extérieur

[Le modèle 2.](#) la valorisation de la neutralité et de l'observation de l'intérieur

[Le modèle 3.](#) la valorisation du parti pris et de l'observation d'en bas

[Les formes de mesure et leur fonction « créatrice »](#)

[Les « digressions sur l'étranger » revisitées](#)

[Conclusion](#) : quelques éclaircissements sur la recherche qualitative

[Bibliographie](#)

[Figure 1.](#) Trois stratégies types de quête de l'objectivité en sciences sociales

[Figure 2.](#) Vers une conception générale de la méthodologie en sciences sociales

Alvaro Pires
Criminologue, École de criminologie, Université d'Ottawa.

**“De quelques enjeux épistémologiques d'une méthodologie générale
pour les sciences sociales”.** *

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Poupart, Deslauriers, Groulx, Laperrière, Mayer, Pires [Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives], *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, pp. 3-54. Première partie : Épistémologie et théorie. Montréal : Gaëtan Morin, Éditeur, 1997, 405 pp.

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Les sciences de la nature et les sciences sociales traversent une période de transition majeure où la conception classique de la science, dominante depuis plusieurs siècles, est mise en question et donne une place à des efforts renouvelés de reconstruction et de dédogmatisation (Santos, 1989 : 17-32). Les révisions critiques se font dans plusieurs domaines et peuvent s'étendre dans différentes directions. Il est alors très difficile d'écrire sur la méthodologie en tenant compte de tous ces débats.

Par exemple, sur le plan épistémologique, certains philosophes reconnus contestent l'intérêt même d'attribuer à la science le but de découvrir la vérité sur le monde empirique. Selon un certain point de vue, on devrait même abandonner ce débat qui vise à déterminer si notre manière de pen-

* Je remercie vivement pour leurs commentaires critiques à l'endroit de ce texte Fernando Acosta, Jocelyne Dorion, Gilles Houle, Colette Parent et Jean Poupart. Cette étude fait partie d'un projet d'équipe subventionné par le Conseil québécois de la recherche sociale (CQRS).

ser « entre ou non en contact » avec la réalité objective. En d'autres mots, on soutient que la science ne devrait pas chercher à confronter le monde avec la connaissance que nous en avons ; elle devrait plutôt se demander si l'image que nous en avons est utile pour faire face à l'environnement, mais d'une façon à nous faire gagner aussi en entente intersubjective, en créativité, en solidarité et en capacité d'écoute à l'endroit de tous ceux et celles qui souffrent. On soutient que le « désir d'objectivité » doit céder sa place au « désir de solidarité ¹ ».

Au moment de la naissance des sciences sociales au XIX^e siècle, une des grandes préoccupations était de neutraliser le plus possible les intérêts politiques et éthiques de l'analyste pour atteindre plus facilement à la réalité objective ou à la vérité. On reprenait ici un objectif établi dans les sciences de la nature. Actuellement, ces mêmes sciences de la nature semblent nous dire que le plus important n'est pas de s'embarasser d'une connaissance neutre de la réalité objective mais, au contraire, de produire une connaissance, certes utile, mais explicitement orientée par un projet éthique visant la solidarité, l'harmonie et la créativité. Le « biais » était un problème ; maintenant, à condition d'être éthiquement bien orienté, il est ce qui compte pour la science.

Un autre exemple. D'un point de vue méthodologique, on conteste la raison d'être de la méthodologie en sciences de la nature. Dans un ouvrage très provocateur, Feyerabend (1975 : 332) a soutenu que « l'idée que la science peut, et doit être organisée selon des règles fixes et universelles est à la fois utopique et pernicieuse ». Elle est pernicieuse notamment parce que cette tentative d'imposer des règles se fait aux dépens de notre humanité et qu'elle « rend notre science moins facilement adaptable

¹ Les expressions sont de Rorty (1994 : 35), qui est un des grands philosophes américains qui soutient cette thèse qu'il appelle « anti-représentationnaliste ». Il désigne ainsi l'interprétation qui, au lieu de voir dans la connaissance (produite par les sciences de la nature) « la recherche d'une vision exacte du réel, y voit plutôt l'acquisition d'habitudes d'action permettant d'affronter la réalité » (ibid. : 7). J'attire ici l'attention sur le fait que cette conception s'articule explicitement à une éthique sociale.

et plus dogmatique » (ibid.). Enfin, dit-il, « toutes les méthodologies ont leurs limites, et la seule "règle" qui survit, c'est : "Tout est bon.">> (Ibid. : 333.)

On voit bien ce que ce revirement produit d'intéressant et de problématique. S'il est aussi clair qu'il faut dédogmatiser la méthodologie et encourager la créativité, il est peu probable que la thèse du « tout est bon », prise dans sa littéralité, soit féconde pour la pratique de la recherche. Il n'y a pas de doute que si une telle thèse était avérée, elle porterait un coup mortel à tout ouvrage ou cours sur la méthodologie. Mais, plus fondamentalement, la question est de savoir si un relativisme épistémique radical est un objectif souhaitable ou si, au contraire, il faut chercher une nouvelle forme de « normativité épistémologique » générale susceptible de tenir compte à la fois des vertus du relativisme et de l'hétérogénéité et de la complexité du monde social (Houle et Ramognino, 1993 : 6). En empruntant la distinction de Houle et Ramognino, on peut dire que, pour échapper aux règles de construction technique des données et quand même bien construire l'objet d'une recherche, il faut habituellement en avoir auparavant fait l'expérience. La liberté créatrice à l'égard des règles de méthode ne s'obtient pas par voie anarchique : elle s'apprivoise dans la pratique même de la recherche.

De même, il paraît évident qu'il faut repenser la place positive de l'éthique, voire du biais, dans la production même de la connaissance scientifique et que le simple désir d'objectivité est largement problématique, surtout lorsque cette quête d'objectivité est conçue comme devant être « neutre par rapport aux valeurs » (*value freedom*). En revanche, il est moins clair que les sciences sociales - compte tenu du type de découvertes qu'elles font - puissent se passer tout à fait d'une recherche de la vérité sur le monde empirique. En effet, au cours de leur histoire, elles ont constaté par elles-mêmes que la question du biais, de la solidarité ou de l'humanisme est fort complexe. Nous disposons aujourd'hui d'une multitude d'exemples où le parti pris explicite a contribué à une plus grande objectivité en sciences sociales. Certes, on continue à faire l'expérience de partis pris qui nuisent non seulement à l'objectivité, mais aussi à une

plus grande solidarité. En ce qui concerne le désir de solidarité et d'humanisme, la question se pose tristement de la même manière (Foucault, 1984). On peut évoquer l'humanisme et la solidarité (du groupe) autant pour revendiquer des transformations plus intéressantes pour tout le monde que pour justifier la guerre, la peine de mort ou des mesures répressives à l'égard d'un autre diminué. Les institutions sociales elles-mêmes veulent toujours nous faire croire qu'elles fonctionnent de manière raisonnable et qu'on ne peut se passer d'elles dans leur forme actuelle. De ce point de vue, remplacer simplement le « désir d'objectivité » par le « désir de solidarité » au chapitre de la connaissance scientifique en sciences sociales n'est pas très rassurant. Si les sciences sociales ne peuvent se dispenser d'une réflexion éthique, elles ne peuvent non plus mettre aux oubliettes la recherche de la vérité ou de ce qui arrive réellement (Boudon, 1986).

Enfin, dans cette période de transition, où nous sommes en train de repenser nos positions et notre langage conceptuel, deux autres problèmes font surface. Le premier concerne la difficulté de communication inhérente à la redéfinition de certains concepts dont l'acception est encore fort répandue mais jugée inappropriée. Le second se rapporte au risque d'incohérence, puisqu'il est virtuellement impossible de modifier d'un seul coup notre façon de penser la méthodologie. Dans ces conditions, on doit prendre le risque d'exposer des idées qui tendent encore vers une plus grande cohérence. Un ouvrage collectif accentue ces difficultés en raison de la variété des positions et des champs d'expertise, aussi bien que du cheminement de chaque membre de l'équipe. Comme disait Walt Whitman face au risque des contradictions : « je me contredis ? Eh bien, je me contredis ! » (Cité dans Eco, 1985 : 13.) Cette boutade peut tenir lieu ici d'avertissement : le lecteur doit s'attendre à trouver des contradictions. Celles-ci sont de nouveaux problèmes à résoudre.

Mon propos dans cet article est double. D'une part, je veux mettre en perspective certains enjeux et débats méthodologiques contemporains en sciences sociales dans le but de contribuer à leur clarification. Les points choisis touchent les critères de scientificité, les notions d'objectivité et

d'objet construit aussi bien que les rapports entre la science, le sens commun, l'éthique et l'action. La recherche qualitative a été engagée à part entière dans tous ces débats. La clarification de certains aspects de ces débats me permettra aussi de faire le point sur la façon dont on caractérise encore aujourd'hui la recherche qualitative. D'autre part, je fais partie de ceux et de celles qui croient qu'il est possible et nécessaire d'avoir ou de construire une conception générale de la méthodologie en sciences sociales qui ne soit ni dogmatique, ni réductionniste (au profit du quantitatif ou du qualitatif), ni non plus entièrement relativiste. Je pense aussi, comme Houle et Ramognino (1993 : 5-6), qu'au moins sur le plan épistémologique et méthodologique il est possible d'approcher et de rechercher une certaine « normativité », une certaine « cumulativité des connaissances » aussi bien que d'entreprendre une revalorisation de certains aspects du sens commun, bref, de créer un nouvel espace pour la pensée théorico-empirique. Pour mieux situer ces enjeux, je rappelle brièvement quelques grands traits du développement épistémologique et institutionnel ² des sciences sociales.

Le développement des sciences sociales

[Retour à la table des matières](#)

Les sciences sociales sont un produit du monde moderne et leur développement s'inscrit dans le cadre d'un processus évolutif de spécialisation et d'autonomisation du savoir occidental. Ainsi, « leurs racines plongent dans la tentative, pleinement affirmée depuis le XVI^e siècle [...] de développer une connaissance séculière systématique du réel, valide empiriquement d'une quelconque manière » (comm. Gulb., 1996 : 8). Ce projet a pris le nom de *scincia* (du latin, « savoir ») [ibid.] et a commencé à se constituer comme tel à partir du XVI^e siècle en introduisant une première

² Pour un excellent aperçu sur cette question, voir le rapport de la commission Gulbenkian (1996), désigné ci-après sous la forme abrégée de « comm. Gulb. ». je reprends librement les idées de ce rapport dans les remarques qui suivent.

distinction entre le domaine de la « science » et celui des autres savoirs. Il semble que les sciences sociales émergent lentement alors sous la forme d'une économie politique. Il reste que, au départ, la science a été assimilée aux sciences naturelles et le domaine des autres savoirs demeure vague, si bien qu'on n'arrive même pas à s'entendre sur son nom. On le désignait par « philosophie », « arts », « humanités », « lettres », « belles lettres », etc. (ibid. : 12). C.P. Snow appellera plus tard ces deux systèmes de pensée « les deux cultures » (ibid. : 8-9).

Notons tout d'abord que cette première distinction départageait la science et la non-science, donnant à voir la connaissance scientifique comme un système indépendant. À ce titre, on voulait « développer une connaissance "objective" de la "réalité" sur la base de découvertes empiriques (par opposition aux "spéculations") » (comm. Gulb., 1996 : 19) et par opposition à toute connaissance dite a priori ou aux prénotions au sens large. Ensuite, il faut prendre acte du fait que cette distinction n'avait pas, au début, une connotation péjorative ni hiérarchique. Il s'agissait de deux domaines alliés, séparés mais égaux (ibid. : 11). Enfin, rappelons que les sciences de la nature ont donné le ton à cette première distinction en vertu des premières images qu'elles ont forgées d'elles-mêmes et du monde. Le succès de cette entreprise vaudra aux sciences naturelles, telles qu'elles étaient perçues à ce moment, le titre de modèle idéal de la science.

Les sciences sociales naîtront dans la foulée d'une deuxième distinction. Elles apparaissent de manière plus hésitante, surtout à l'intérieur de ce domaine qu'on a appelé « philosophie » ou « lettres ». Tout se passe comme si l'on essayait de créer un nouvel espace entre « sciences (naturelles) » et « philosophie » ou encore comme une tentative de nommer et de faire progresser explicitement les sciences sociales à l'intérieur du domaine de la science. Ce nouveau savoir social essaie à son tour de se distinguer des savoirs philosophique et religieux. Le XVIII^e siècle constitue à cet égard une période de transition relativement importante où l'on assiste indubitablement à l'émergence d'un savoir social associé à une exigence méthodologique, en l'occurrence que les informations mises de

l'avant soient susceptibles d'être vérifiées, réfutées ou discutées par rapport au monde empirique, et ce même si la réalisation effective de recherches empiriques n'a pas encore tout à fait pris corps. Au terme de ce processus, les sciences sociales émergent, au XIX^e siècle, mais leur reconnaissance est ambiguë. On ne sait pas dire au juste si elles appartiennent au monde des sciences naturelles ou si elles doivent être vues comme une sorte de « troisième culture », située entre les sciences (de la nature) et la littérature, selon l'expression ultérieure de Wolf Lepenies (comm. Gulb., 1996 : 19). Quoi qu'il en soit, la démarcation entre les sciences sociales et la littérature s'opère par l'adoption d'un projet semblable à celui des sciences, « développer une connaissance séculière systématique du réel, valide empiriquement d'une quelconque manière » (ibid. : 8, 94-95). Pour reprendre les propos de la commission Gulbenkian (ibid. : 17), on peut dire que les sciences (naturelles ou sociales) s'affirmèrent « comme la découverte de la réalité objective », par le recours à des méthodes qui aident le chercheur à sortir en partie de son propre esprit. Le chercheur des sciences sociales devait pouvoir se distinguer des penseurs rendant compte de leurs réflexions. Dans cette représentation du savoir, la philosophie a été ravalée à une position en quelque sorte parasitaire par rapport à la science, et « les philosophes se transformèrent, selon une formule célèbre, en "spécialistes des généralités" » (ibid. : 17).

Dans ce processus global, l'histoire accompagna les sciences sociales, introduisant, à son tour, une distinction entre l'« histoire » en tant que *geschichte* - « ce qui est réellement arrivé » (*wie es eigentlich gewesen*) - et les hagiographies, fictions, histoires exagérées, etc. (comm. Gulb., 1996 : 15). Ainsi, comme le souligne le rapport de la commission Gulbenkian : « [...] l'historien, comme le scientifique, n'était pas censé chercher ses données dans des écrits antérieurs (la bibliothèque, lieu de lecture) ou dans ses propres cheminements intellectuels (l'étude, lieu de réflexion), mais plutôt là où les données objectives externes pouvaient être rassemblées, accumulées, contrôlées et manipulées (le laboratoire et l'archive, lieux de recherche). » (Ibid. : 21.)

Une fois les sciences sociales détachées, sur le chapitre des représentations et des pratiques organisationnelles, de la philosophie et des lettres, un débat interne a eu lieu sur la manière d'acquérir une connaissance objective (ou vraie) du monde social. L'exigence méthodologique consistant à soumettre ce savoir à des vérifications et réfutations, le but d'« apprendre la vérité », « et non pas de l'inventer ou de la deviner intuitivement » (comm. Gulb., 1996 : 19), ont conduit les sciences sociales à chercher une quelconque validité empirique pour les connaissances qu'elles produisaient. C'est là le grand point en commun avec les sciences de la nature, auquel adhèrent aussi les spécialistes des sciences sociales. L'idée qu'il fallait éliminer l'intrusion du biais dans la collecte et l'interprétation des données, tout au moins d'un certain type de biais, recueillait alors un consensus assez large. Cependant, à l'intérieur des sciences sociales, la forme de cette validité empirique et les moyens pour y parvenir ont fait l'objet de discussions et de dissensions. Les débats ont touché deux plans : épistémologique et méthodologique.

Sur le plan épistémologique, la discussion a porté sur les stratégies de connaissance qu'il convenait d'adopter. Le thème central ici concernait la position, le point de vue ou encore l'attitude que le chercheur devrait privilégier pour produire une connaissance « objective » ou « vraie ». Au départ, au moins trois grandes options, ou modèles, ont été défendues, avec des variantes internes plus ou moins marquées : le regard de l'extérieur, le regard de l'intérieur et le regard d'en bas. Nous y reviendrons.

Sur le plan méthodologique, le débat a porté sur la nature des données. Deux visions majeures des sciences sociales sont venues se greffer sur les stratégies épistémologiques précédentes dans la quête de l'objectivité. La première s'appuyait sur le modèle des sciences de la nature et insistait, entre autres choses, sur le primat des chiffres et sur l'unicité d'une forme de traitement des données, le quantitatif

Certains, qui voyaient dans la « mathématisation » des sciences naturelles la raison du succès de ces dernières ou le chemin rêvé pour atteindre aux vérités universelles immuables, ont soutenu que seule la connais-

sance mathématique était propre à rendre scientifique le savoir sur le social. Tout ce qui ne se prêtait pas à un traitement mathématique devrait être délaissé par le savoir scientifique. Trois grandes visées ont été nourries ici : une visée de prédiction, une visée de régulation et une visée de précision conçue strictement sous un angle quantitatif (comm. Gulb., 1996 : 56). C'est que, au début du XIX^e siècle, avant, donc, la constitution des disciplines des sciences sociales dans la forme qu'elles prendront entre 1850 et 1945, le terme « science » avait déjà acquis une connotation hiérarchique (savoir véridique par opposition au savoir imaginé, au sens commun, etc.) et consacrait linguistiquement la suprématie des sciences de la nature (ibid. : 11). Comme le langage mathématique était étroitement associé à celles-ci, son adoption semblait être une condition *sine qua non* de l'approche scientifique.

La deuxième vision attachait plus d'importance aux données qualitatives et à la recherche historique pour réduire la part du biais introduit par l'analyste. Les meilleures données ont été alors définies comme étant les « données primaires », c'est-à-dire les données de première main, celles qui avaient été le moins altérées, qui étaient passées par le moins d'intermédiaires possible (chercheurs ou compilateurs précédents), voire les données qui ne requéraient pas la présence du chercheur. Dans cette perspective, les documents spontanés comme les lettres et les journaux intimes, écrits sans l'intervention d'un chercheur, ont été considérés entre autres par Thomas et Znaniecki (1918-1920 : 1833) comme « le genre de matériel sociologique parfait » et comme une source de données qui assurait l'« approche la plus précise ». L'observation participante, principalement lorsque la présence du chercheur était peu perceptible ou dérangeante, était aussi une technique de choix, le chercheur étant à même d'observer la vie sociale dans son déroulement naturel, avant toute préconstruction théorique du phénomène à étudier. L'entrevue formelle apparaissait alors moins fiable (particulièrement si elle était la seule technique adoptée), en raison justement de l'intervention plus grande de l'analyste. Bref, on encourage ici certaines données et formes de collecte qualitatives considérées comme susceptibles de « laver plus blanc ». L'histo-

rien aussi se tournera vers les sources du passé, vers les documents de l'époque.

En général, la recherche qualitative était jugée préférable à la pratique qui consistait, pour le chercheur, à se confiner dans son cabinet et à se livrer à des spéculations et à des généralisations à partir de son propre modèle, « vu comme le fruit de ses propres préjugés » (comm. Gulb., 1996 : 95). Les documents étaient une des raisons de privilégier les « lettres » ; une autre était l'importance accordée à l'intentionnalité même des sujets. La notion méthodologique de précision prenait ici une autre acception. En effet, Cooley (1928 : 248-249) distinguait la « précision numérique », qui ne renvoie pas nécessairement à la vérité par rapport au fait (truth to fact), de la « précision descriptive », laquelle pouvait être obtenue par un plein usage habile du langage ou par d'autres moyens, comme la photographie, etc. Ces deux formes de précision empirique se retrouvent, disait-il, dans les sciences de la nature : la première s'exprime par la figure du naturaliste qui tue ses oiseaux pour mieux prendre des mesures quantitatives et les classer ; la seconde, par le naturaliste qui se cache au faîte d'un arbre muni de sa caméra et qui observe le comportement des oiseaux. Selon Cooley, il importe de choisir la forme de précision qui s'accorde bien avec ce que l'on veut observer ; certaines observations seront alors quantitatives (pour être précises) et d'autres, qualitatives (pour être aussi précises). Il y aurait alors différentes formes de mesures (Houle, 1982).

C'est surtout dans le prolongement de ces deux visions sur la nature des données que certains chercheurs en sont venus au début à opposer le qualitatif et le quantitatif ou, pour reprendre la jolie expression de Houle (1982), « les lettres et les chiffres ». Or cette opposition me paraît plus idéologique et politique (c'est-à-dire liée aux luttes institutionnelles pour les ressources et le prestige) que méthodologique, car il n'y a pas d'opposition véritable entre la nature des données et l'ambition de mettre au jour la vérité et d'acquérir une connaissance systématique du réel à travers la recherche empirique.

L'énigme et le paradoxe des « découvertes » en sciences sociales

[Retour à la table des matières](#)

En dépit du développement prodigieux des sciences sociales, il faut prendre acte du fait que les découvertes scientifiques faites dans ce champ sont - et seront toujours - difficiles à voir et à faire voir. Le lecteur un tant soit peu familiarisé avec la philosophie de la science s'est assurément rendu compte que ces ouvrages dressent sans difficulté le bilan des découvertes des sciences de la nature et des progrès remarquables de la connaissance, et ce malgré tous les questionnements épistémologiques dont elles font l'objet. Quant aux sciences sociales, elles semblent se prêter davantage à l'exercice inverse : elles servent (encore) à illustrer les théories impossibles à falsifier, les lacunes de la conceptualisation ou une utilisation insuffisante des mathématiques (seules capables, selon certains, de les rendre plus scientifiques). Si cette image n'est pas trop déformée, on peut se poser les questions suivantes : Peut-on parler d'un progrès du savoir en sciences sociales ? Font-elles des découvertes importantes sur la réalité empirique ? Si oui, ces découvertes sont-elles comparables à celles que font les sciences naturelles ?

Granger (1993), dans un petit ouvrage par ailleurs très stimulant, illustre ce problème. D'entrée de jeu, il fait état d'une série de découvertes ou de « faits très significatifs » marquant l'histoire de la science en général, mais il éprouve une grande difficulté à représenter convenablement les sciences humaines dans son recensement. Il conclut que cette difficulté montre l'existence d'une dissymétrie entre celles-ci et les sciences dites exactes, puisque, à son avis, aucun observateur de bonne foi ne serait capable de désigner, pour la période considérée (la seconde moitié du XXe siècle), « une découverte ou une formulation théorique nouvelle concer-

nant les faits humains qu'il veuille mettre sur le même pied que celles qui ont été recensées dans les sciences de la nature ou les mathématiques » (ibid. : 12). Parmi les faits recensés, indéniablement importants, on trouve la production d'énergie utilisable par fusion nucléaire, l'alunissage des cosmonautes américains, l'invention du transistor, la découverte de la structure en double hélice de l'ADN, « la création conceptuelle, celle des distributions, qui généralisent en un sens et unifient les notions de fonction et de mesure », etc. (ibid. : 10- 11).

Comment donc faut-il voir les découvertes des sciences sociales ? Et peut-on mettre en parallèle, sans nuance aucune, ces deux univers de découvertes ? Pour mieux cerner ce problème, je commencerai par signaler, à mon tour, dans le désordre et sans aucun souci d'exhaustivité, quelques découvertes dans des disciplines des sciences sociales pendant la même période (après les années 60) :

- découverte des biais sexistes dans les théories scientifiques et dans les rapports sociaux de sexe, suivie de l'invention des concepts de patriarcat, de société androgyne et d'une série d'autres concepts liés à cette problématique ;
- déploiement remarquable de recherches sur l'ethnocentrisme et sur les groupes minoritaires, suivi de la création d'un nombre imposant de nouveaux objets de recherche concernant les pratiques et mécanismes sociaux et juridiques de discrimination à l'endroit d'autres groupes de moindre pouvoir moins visibles (jeunes de milieux défavorisés, malades mentaux, détenus, chômeurs, personnes handicapées, etc.) ;
- (re)découverte de l'utilisation scientifique du langage ordinaire dans le cadre des recherches qualitatives, suivie d'un progrès conceptuel et méthodologique de celles-ci et d'une transformation majeure des rapports entre les approches quantitative et qualitative ;

- modification remarquable de la conception de l'objet de plusieurs (sous-) disciplines ou activités spéciales de connaissance (sociologie des rapports ethniques, de la famille, du droit, criminologie, etc.).

La valeur de ces découvertes me paraît indéniable, et je vois mal ce qu'on peut tirer d'une comparaison avec les sciences de la nature. Par exemple, la découverte des rapports sexistes, y compris dans la connaissance scientifique (des sciences sociales et des sciences de la vie), a eu des répercussions remarquables, autant sur les représentations que sur les pratiques sociales, cela dans plusieurs pays. Et cette découverte est loin d'avoir terminé de produire des effets. On peut dire la même chose au sujet des études sur la question raciale. Sur le plan de la méthodologie, la (re)découverte de la place de la recherche qualitative a aussi eu une incidence majeure sur l'avancement de la connaissance scientifique (y compris par rapport à toutes les catégories sociales de moindre pouvoir). Or quels sont les traits saillants de ces découvertes (et d'autres du même genre) ?

Notons d'abord, à la suite de Bourdieu (1982 : 30), qu'« une bonne part de ce que le sociologue travaille à découvrir n'est pas caché au même sens que ce que les sciences de la nature visent à porter à jour ». En sciences sociales, on découvre souvent ce qui est devenu invisible par excès de visibilité. En effet, plusieurs des relations que le chercheur « met à découvert ne sont pas invisibles, ou seulement au sens où "elles crèvent les yeux" » (ibid.). Bourdieu fait référence à un séminaire de Lacan (1961) où ce dernier renvoie à un conte d'Edgar Poe, *La lettre volée*. L'énigme que Dupin, personnage de Poe, doit résoudre est la suivante : le préfet de police de Paris cherchait à récupérer une lettre compromettante qui avait été dérobée dans les appartements royaux. La police connaissait l'individu, un ministre, qui l'avait volée et savait qu'il l'avait encore en sa possession. Or, et bien que la police eût procédé à une recherche discrète mais minutieuse dans la résidence du ministre, scrutant tous les coins et recoins où il était possible de cacher un papier, la lettre ne fut pas trouvée. On apprend à la fin, grâce à Dupin qui, lui, a découvert la lettre, que

celle-ci ne fut pas trouvée parce que le mystère était un peu trop clair, trop évident. Elle n'a pas été trouvée parce qu'elle reposait juste sous le nez du monde entier, sur un porte-cartes ordinaire. Salie, chiffonnée et presque déchirée en deux, elle n'avait pas été remarquée par la police qui enquêtait selon ses méthodes traditionnelles. De la même façon, dira Dupin, que les enseignes et les affiches énormes échappent à l'observateur par le fait même de leur excessive évidence, la lettre mise sous le regard de tous n'a pu être découverte par les méthodes d'enquête visant à chercher un objet caché. Or les sciences sociales font souvent des découvertes de cet ordre : elles découvrent une évidence de telle manière qu'elles font de celle-ci une révélation.

La deuxième caractéristique de ce type de découvertes des sciences sociales est qu'elles sont, paradoxalement, au moins en partie indésirables ou impopulaires. Les découvertes de Dupin, nous sommes encore disposés à les recevoir avec émerveillement, mais celles des sciences sociales ont un côté traumatisant et controversé. C'est que, explique Bourdieu, « le travail nécessaire pour produire au jour la vérité et pour la faire reconnaître une fois produite se heurte aux mécanismes de défense collectifs qui tendent à assurer une véritable dénégation, au sens de Freud » (Bourdieu, 1982 : 30). C'est aussi que, ajoute-t-il, « la connaissance de soi est bien, comme le voulait Kant, "une descente aux Enfers" » (ibid. : 31).

Une autre particularité est que ces découvertes peuvent être oubliées du fait du poids des enjeux qu'elles soulèvent. Une des tâches des sciences sociales est alors de garder visible ce qui a tendance à redevenir invisible ou de rendre de nouveau visible ce qui a déjà été découvert mais que nous avons perdu de vue ; bref, empêcher que soit recouvert ce qui a été découvert ou découvrir une autre fois ou autrement la même chose. D'où un rapport particulier à l'histoire, y compris à l'histoire des savoirs : il faut reculer pour redécouvrir ce qui a été couvert ou pour faire la lumière sur les tenants et aboutissants d'un problème actuel d'ordre social ou culturel. Certaines découvertes sont alors récurrentes et peuvent être formulées de différentes façons, ce qui influe, selon le cas, sur la reconnaissance de la nouveauté et sur la portée de la découverte.

En définitive, ces découvertes des sciences sociales peuvent prendre l'allure d'une découverte banale, triviale, ou encore simplement impossible à situer précisément dans le temps. La découverte du sexisme dans les années 70, par exemple, semble aujourd'hui tomber sous le sens et on ne le voit plus comme une « découverte », mais comme un discours axé sur le registre du déjà-dit. Les découvertes sont alors apparemment non originales dans leur expression la plus simple.

Qui plus est, la découverte dépend rarement du seul travail d'une équipe bien définie enfermée dans un laboratoire : elle est, tant en ce qui a trait à la découverte elle-même qu'en ce qui a trait à sa reconnaissance, une tâche dont la réussite dépend des relations sociales et de l'action d'une collectivité plus large. En sciences sociales, certaines découvertes significatives sont attribuables, du moins en partie, à l'action créative des mouvements sociaux qui n'ont rien - ou si peu - à voir avec le travail de recherche. Dès lors, le « mérite » de la découverte ne revient même pas au travail exclusif du chercheur : la découverte est, pour ainsi dire, contaminée par le sens commun ; elle est laïcisée et désenchantée.

Enfin, l'efficacité sociale des découvertes dépend souvent d'une volonté politique collective d'un autre ordre. Elles ne produisent pas alors de « fruits » tangibles, de résultats qui seraient aisément perçus comme un progrès irréversible semblable au progrès technique. L'application de ces découvertes scientifiques se heurte à une foule d'obstacles et de résistances.

De toute évidence, il existe une sorte d'impossibilité de comparer les découvertes des deux sphères - sciences naturelles et sciences sociales - à la lumière de critères neutres, c'est-à-dire qui ne privilégient pas dès le départ l'une ou l'autre de ces sphères. Mais on voit surtout que les sciences sociales ne peuvent pas se satisfaire exclusivement des méthodes scientifiques usuelles visant à mettre au jour ce qui est caché au sens quasi physique du terme : elles doivent se donner les moyens de découvrir ce qui crève les yeux. D'où l'importance, entre autres choses, d'avoir

des enquêtes qualitatives et quantitatives. La science (dans son unité) vise sans doute à « découvrir » ce qu'on ne voit pas, mais ce « ce qu'on ne voit pas » désigne à la fois le phénomène caché ou inconnu au sens d'absent et d'ignoré et le phénomène trop présent.

Pour une méthodologie générale

[Retour à la table des matières](#)

Il me paraît important, dans cette période de reconstruction de notre image de la science, de réaffirmer la pertinence d'une méthodologie générale pour les sciences sociales.

Il faut d'abord signaler l'existence de deux visions en matière de méthodologie. La première vision serait celle de la confiance et de la promesse qui prennent place et corps dans un paradigme strict et fermé. Dans cette vision, le chercheur fait confiance à une seule épistémologie, à un seul type de données et à un seul protocole de traitement de celles-ci, croyant en leur capacité de rendre compte convenablement de tous les objets de sa discipline ou, du moins, de tous les aspects pertinents des objets pertinents au regard de sa discipline. Ce qui ne peut être abordé par son épistémologie ou par sa façon de traiter les données ne mérite pas le statut d'objet pertinent ou de recherche « vraiment » scientifique. Ici, tous les objets doivent être exploités de la même façon, car c'est l'épistémologie et le protocole qui sont importants pour le chercheur : sa position exprime la seule perspective recevable d'un point de vue scientifique. Ainsi, le processus d'intelligibilité qui commande nécessairement notre façon de reconstruire la réalité doit toujours être le même, indépendamment de la nature des objets ou des problèmes à résoudre concernant ces objets ou des pratiques sociales auxquelles ils sont reliés. Pour paraphraser Cardoso (1971 : 4), je dirais que, dans cette vision des choses, la « réalité empirique » importe peu ou importe moins que les préférences épistémologi-

que et méthodologique du chercheur parce que celles-ci sont au départ survalorisées. Cette survalorisation est une des causes du dogmatisme.

La deuxième vision prend sa source dans la reconnaissance de l'échec de la première. D'où l'analogie avec la faillite commerciale et le concordat : accord par lequel les créanciers d'un failli lui remettent une partie de sa dette pour avoir la chance de recevoir le reste. Le chercheur ici est dans le rôle du créancier par rapport à sa propre épistémologie et à sa confiance en un seul protocole de traitement des données. Il n'attend plus de ceux-ci qu'ils puissent lui rembourser la dette au complet. Il reconnaît que son épistémologie et sa façon de traiter les données sont au bord de la faillite parce qu'il existe d'autres aspects pertinents des objets qui sont mieux - ou suffisamment bien - servis par d'autres manières de faire. La part perdue est la part qui revient aux autres épistémologies et aux autres modalités de mise en œuvre de la méthodologie. Cette vision « concordataire » ouvre les voies à la quête d'une conception générale de la méthodologie en sciences sociales, soutenue aujourd'hui par un grand nombre de spécialistes, qui n'adoptent pas tous par ailleurs les mêmes positions théoriques. Il n'y a dès lors rien d'original dans ce que je présente par la suite, si ce n'est peut-être la façon de regrouper ce que j'ai puisé dans d'autres travaux.

Bien entendu, une méthodologie générale n'implique pas que « tout est bon ». toute méthodologie a ses propres exigences normatives, même si eue se caractérise par une ouverture à la révision. Cette normativité se manifeste autant dans le refus de certaines thèses sur la nature de la science que dans l'affirmation provisoire et précaire de la vérité-en-train-de-se-faire (Canguilhem, 1988 : 45). Cela dit, voyons brièvement certains points de départ, attitudes mentales ou axiomes de cette conception générale proposée ici.

Tout d'abord, elle reconnaît d'entrée de jeu la difficulté et la complexité des problèmes relevant des critères de scientificité. Par exemple, Canguilhem (1988) a montré en se fondant sur l'histoire des sciences naturelles qu'un processus de révision progressive des critères de scientificité est

à l'œuvre et que ce n'est qu'avec le recul historique qu'on peut découvrir (dans le sens donné ci-dessus) que certains de ces critères, considérés auparavant comme déterminants, relèvent en fait surtout de l'idéologie scientifique. Ainsi, des scientifiques étaient persuadés que le langage mathématique était un critère indispensable de scientificité et le seul capable d'apporter des « preuves définitives » sur le monde empirique, alors qu'on peut voir maintenant que tel n'est pas le cas. La croyance inverse a été moins fréquemment exprimée, mais elle est également erronée : d'autres scientifiques ont cru aussi qu'en sciences sociales les données qualitatives jouaient ce rôle clé. Lorsqu'on suit ne serait-ce qu'un peu l'évolution de ces processus de rectification de la pensée scientifique dans le temps ou à travers les disciplines, on est porté à changer d'attitude face à la complexité du phénomène et à adopter un esprit d'ouverture. Car on voit naître, à l'intérieur même de la science, des formes de rationalisation mises de l'avant par les scientifiques pour justifier leurs propres choix de recherche (Canguilhem, 1988 : 43-44). Cet entrelacement de l'idéologie scientifique avec la pratique de la recherche nous empêche d'être absolument sûrs des grandes caractéristiques de la science et de distinguer catégoriquement ce qui relève de la fausse conscience ou, au contraire, de la vérité. Le méthodologue doit alors exposer son travail, un peu à l'image de l'historien des sciences (ibid. : 45), selon deux registres : celui de la vérité-en-train-de-se-faire et celui de la fausse conscience. Faute d'être ainsi présenté, le discours méthodologique risque d'être lui-même un réservoir de ces idéologies, fermé au processus d'épuration, et de véhiculer en permanence une fausse représentation de la science. En outre, l'absence d'une telle autocritique nuirait à la clarification des doutes susceptibles d'apparaître pendant toute présentation de la vérité-en-train-de-se-faire. Comme le remarque Suchodolski (cité dans ibid. : 45), un discours sur la seule vérité est une notion contradictoire. Notons encore que l'incertitude laissée ouverte ici n'est pas relativiste : eue repose sur des positions fermes, bien que provisoires, en ce sens qu'elle peut être contestée, contredite ou corrigée.

Mais une conception générale de la méthodologie doit tenir compte de ce que Stengers nomme le « principe d'irréduction » : « Ce principe cons-

titue à la fois une mise en garde et une exigence, dont la cible est l'ensemble de thèses qui se prêtent à une légère modification [...] » (Stengers, 1995 : 26), modification qui se caractérise par « le passage de "ceci est cela" à "ceci n'est que cela" [...] » (ibid.). Ce principe nous invite à tracer une nouvelle voie parmi les positions antagonistes du type suivant : a) « le discours scientifique exige toujours la neutralité et dit toujours la vérité sur le monde empirique » ou, au contraire, « la science n'est que de la politique et de l'idéologique » ; b) « en matière de méthodologie, toute procédure est toujours bonne et toute interprétation également valable » ou, au contraire, « seulement ceci est bon » ; c) « la science exige qu'on abandonne toujours tout intérêt pratique » ou, au contraire, « il faut laisser de côté tout intérêt cognitif » ; d) « le scientifique ne doit jamais tenir compte des conséquences d'une pensée qu'il croit vraie » ou, au contraire, « le scientifique ne doit se laisser guider que par les effets pratiques qu'il veut produire sans se soucier de la vérité », etc.

La conception générale voit la vérité et la création d'un monde meilleur comme l'aboutissement d'un débat et, en ce sens, il faut donner raison à Bachelard : « La vérité n'a son plein sens qu'au terme d'une polémique. Il ne saurait y avoir de vérité première. Il n'y a que des erreurs premières. » (Cité dans Canguilhem, 1957 : 5-6.) Les erreurs et les thèses contradictoires sont au cœur de la démarche de recherche de la vérité et d'un monde meilleur, même si le conflit des perspectives, comme l'erreur, ne doit pas être cherché comme tel. Il faut alors apprendre à chercher la vérité et la créativité en naviguant entre des thèses opposées, sans nécessairement voir la résolution du problème dans le déplacement intégral d'une thèse à l'autre.

Paradoxalement, la conception générale affirme le primat théorique de l'analyse d'un problème ou des objets eux-mêmes sur les différentes options épistémologiques et méthodologiques possibles. La vision de la confiance et de la promesse dit ceci : « Choisissez la meilleure épistémologie ou le meilleur protocole de traitement des données et soumettez-y tous les objets possibles ou pertinents. » La vision concordataire, qui mène à une conception générale de la méthodologie, dit plutôt ceci :

« Choisissez vos questions de recherche ou les aspects de l'objet qui vous intéressent et choisissez ensuite l'épistémologie et les types de données qui vous semblent les plus appropriés, les plus intéressants ou "suffisants" pour traiter ces questions. » Elle valorise alors la capacité virtuelle de déplacement de l'analyste pour résoudre son problème de la façon la plus féconde ou sa capacité de tenir compte des particularités de certains aspects de son objet. Elle favorise aussi, au besoin, le décloisonnement disciplinaire. À cet égard, les priorités établies dans le cadre d'une vision de la promesse sont renversées : tout se passe comme si l'objet ou le problème avait un mot à dire au chercheur sur les options épistémologiques, théoriques et méthodologiques possibles pour mieux l'approcher, y compris sur le choix des articulations disciplinaires. Bref, on essaie de libérer le chercheur des contraintes théoriques qui s'exercent sur lui et qui l'amènent à supposer que tout doit être traité de la même façon et selon les mêmes a priori.

On peut observer, du moins dans l'histoire de la sociologie, l'apparition de divers soucis concernant les objets. Le premier souci, d'ordre épistémologique, a été de déterminer l'objet même de la discipline et est concomitant de la naissance de ce savoir au XIX^e siècle. Il s'agissait alors d'affirmer la possibilité et l'autonomie d'un savoir sociologique, en prenant soin de bien le distinguer de la biologie, de l'économie et de la psychologie. Durkheim, faut-il le rappeler, joue un rôle important dans ce contexte. La priorité théorique ici revient à la discipline par rapport aux différents objets qu'elle construit.

Le deuxième souci, qui apparaît en conjonction avec le précédent, a porté sur la logique de la construction des objets dans une recherche spécifique et sur la fonction de la théorie dans l'observation du monde empirique. On oppose l'un à l'autre les grands modèles épistémologiques (inductivisme, falsificationnisme, relativisme, théories comme paradigmes, etc.³). Ces débats, s'ils ont enrichi nos connaissances, nous ont pendant

³ Pour une vue d'ensemble fort intéressante et accessible de ces débats en sciences de la nature, on pourra consulter l'ouvrage d'A.F. Chalmers, *Qu'est-ce que la*

longtemps incités à donner la primauté théorique à un modèle par excellence sans égard pour les objets. Mais faut-il que le chercheur adopte d'abord le prétendu modèle par excellence pour s'y attacher solidement et soutenir enfin qu'il ne faut traiter que ce que ce modèle permet de traiter et de la façon dont il traite ? Rien de moins certain. Qui a dit que la pratique de la science reposait sur une adhésion inconditionnelle à un seul modèle ? Le chercheur n'apprend pas alors à se distancier de son modèle épistémologique, théorique ou méthodologique au regard des problèmes à résoudre ou de sa question de recherche. À la limite, il perd sa capacité créatrice. Son modèle devient l'image même de la science et les autres points de vue sont des manifestations primitives de celle-ci.

Le troisième et dernier souci, qui se manifeste tout particulièrement à partir des années 70, porte sur la nature et la spécificité même des objets d'étude ou des aspects de ces objets qu'on veut élucider. Ce souci est en partie attribuable à ce que Juteau (1981 : 37) a appelé « l'irruption du point de vue des minoritaires en sociologie » et à une critique institutionnelle serrée. Il est fort probable qu'il soit relié aussi, comme l'a noté Maheu (1983 : 80), à une institutionnalisation croissante des rapports sociaux conflictuels dans les sociétés contemporaines. Quoi qu'il en soit, ces mouvements ont donné lieu à une double critique : critique de la normativité sociale et critique de la normativité scientifique. Sur le plan du savoir, il en a résulté un éclatement interne des divers paradigmes théoriques, attirant l'attention sur leur incapacité, à un moment donné, de rendre compte convenablement de toutes les formes d'oppression et de la nature même des divers objets d'étude. Il se produit alors une dénaturalisation des différents objets d'étude, et on essaie d'échapper aux formes d'essentialisme qui avaient résisté jusque-là avec la complicité du savoir scientifique.

science ? Popper, Kuhn, Lakatos, Feyerabend, Paris, La Découverte, 1987. Hélas, les sciences sociales n'y sont mentionnées que marginalement et de façon stéréotypée à titre d'exemple de mauvaises théories, l'auteur se limitant à signaler certains reproches usuels faits au marxisme, à la psychanalyse et à la psychologie d'Adler.

Je suis conscient du fait que cette position paraisse à certains égards offensivement néopositiviste, car c'est contre l'idée que les objets puissent « parler d'eux-mêmes » et contre l'essentialisme que la critique anti-positiviste s'est élevée. Mais il s'agit ici d'abord de chercher un équilibre instable entre les encadrements théoriques et méthodologiques possibles et le type d'objet qu'on se donne. On reconnaît simplement que les paramètres d'un problème peuvent varier et que les différents objets n'appellent pas nécessairement le même type d'encadrement théorique ou méthodologique. On peut aussi dire que l'intérêt, la pertinence et l'éclairage des différents encadrements théoriques et méthodologiques varient selon les objets. Il s'agit ensuite de souligner que le chercheur peut adopter des stratégies et des habitudes de connaissance en vue d'approfondir, par rapport aux différents objets, le « sens du problème » (Bachelard, 1938 : 29, 44) et ce que j'ai appelé le « sens de l'approche » (Pires, 1985). Cela ouvre la voie à une diversification théorique et méthodologique et nous permet d'explorer systématiquement les « catégories de pensées impensées qui délimitent le pensable et prédéterminent le pensé » (Bourdieu, 1982 : 10) tant au chapitre de la connaissance ordinaire qu'au chapitre de la connaissance scientifique.

Quelques prises de position sur les débats actuels

[Retour à la table des matières](#)

Pour faciliter la compréhension de mon propos, et compte tenu de l'importance de ces questions, j'expose ici quelques-unes des positions que je défends actuellement et qui, pour une bonne part, traversent cette étude.

1. Selon moi, les sciences sociales, considérées dans leur ensemble, ne peuvent se passer complètement de la recherche d'une connaissance systématique du réel valide empiriquement d'une quelconque manière, c'est-

à-dire d'un effort d'objectivation et de partage entre le vrai et le faux. Compte tenu du type de découvertes que les sciences sociales font, découvertes qui consistent souvent à démystifier des discours justificateurs relativement à certaines pratiques institutionnelles, à questionner certaines fausses certitudes et certaines formes de lecture spontanée et illusoire du social pour laisser voir ce qui se passe « réellement » et qui nous crève les yeux, il est impossible de ne pas ramener le débat, au moins en très bonne partie, sur le terrain empirique. Dans le cas contraire, il me semble qu'on revient à une sorte d'état préscientifique où toute réflexion sur le réel a libre cours. La difficulté réelle à falsifier certaines théories scientifiques ou certains énoncés de ces théories ne doit pas nous faire sombrer dans l'illusion que toutes nos réflexions sont également à l'abri d'une falsification. Par exemple, il n'est pas très difficile de falsifier l'énoncé qui dit qu'« on trouve dans les prisons une proportion équivalente d'individus de toutes les classes sociales ». Et pour aussi incroyable que cela puisse paraître, il est important de falsifier à maintes reprises ce genre d'énoncés, étant donné la forte tendance à rationaliser certaines pratiques institutionnelles, tant sur le plan du sens commun que sur celui d'un discours philosophique, juridique et scientifique. À cet égard, les remarques de Vincent Descombes revêtent une signification particulière et s'appliquent aussi à la science : « Même si la philosophie est essentiellement démystification, les philosophes ne font souvent que de fausses critiques et défendent l'ordre, l'autorité, les institutions, les "bonnes mœurs », tout ce à quoi croit l'homme ordinaire. » (Cité dans Rorty, 1994 : 49.)

2. L'effort d'objectivation n'implique pas nécessairement, ni ne l'exige, l'acceptation de la thèse ou du principe de la neutralité scientifique (value freedom) ; il n'est pas non plus nécessairement incompatible avec l'engagement du chercheur relativement à des projets de transformations sociales.

3. Dans l'évaluation d'une théorie ou d'une recherche en sciences sociales, les valeurs et les conséquences dans la société de cette théorie ou de cette recherche constituent une forme légitime et courante d'appréciation de la portée, de la validité et de l'intérêt de la recherche. Le même

critère s'applique à l'évaluation des systèmes normatifs d'une société. La conséquence de cette règle est qu'il n'y a pas de distinction tranchée et facile entre les jugements de réalité et les jugements de valeur.

4. Toutes les observations du monde empirique (scientifiques ou non) sont - à différents degrés - imprégnées de « théories » (plus ou moins valables selon le cas). L'orientation théorique donnée à la description d'un ensemble de faits objectifs dans une recherche est alors toujours une forme de construction de la réalité, mais cela n'empêche pas qu'il y ait des constructions plus valables (autant d'un point de vue empirique que sous l'angle des valeurs) que d'autres. Cela veut dire que la recherche comporte toujours une sélection d'aspects de la réalité et des déformations (acceptables ou non) de celle-ci en vertu du but de la recherche. De même, ces recherches portent en elles un « projet de société » qui fait partie de la discussion. Cependant, le projet scientifique de construction de l'objet n'est pas nécessairement incompatible avec la recherche d'une certaine forme et d'un certain degré d'objectivation ou de précision dans la description du réel. Il doit « rendre compte » au réel.

Quelques clarifications conceptuelles sur la notion d'« objet construit »

[Retour à la table des matières](#)

La notion d'« objet construit » est de nos jours couramment employée, mais elle est devenue une notion équivoque. En effet, on parle d'objet construit en trois sens différents, puis on en est venu à la confondre avec le constructivisme, alors qu'il n'existe pas un rapport nécessaire entre les deux.

Dans un premier sens, cette notion désigne la construction d'un objet disciplinaire. On dit ici que chaque discipline « construit son objet », c'est-à-dire, comme le remarque Fourez (1988 : 79), qu'elle sépare cer-

tains aspects de la réalité sociale et nous interdit de confondre tel domaine avec tel autre. L'analyste est alors invité à participer à un projet collectif et à construire ses propres descriptions et explications de la réalité en fonction des paramètres de sa discipline. Cette activité est à la fois théorique et pratique parce qu'elle est reliée à la production d'une connaissance et à son processus d'institutionnalisation et de légitimation. Ainsi Durkheim (1895, 1909) croyait-il que, pour fonder la sociologie, il fallait montrer qu'elle possédait un domaine propre. La notion de fait social avait en partie pour but de prouver l'existence d'un tel domaine distinct de ceux des sciences de la nature et de la psychologie (préoccupée, selon lui, par des faits individuels ⁴). Ce sens particulier de la notion d'objet construit ne donne pas lieu à beaucoup de discussions, mais on reconnaît maintenant le caractère plus ou moins arbitraire de certains cloisonnements disciplinaires aussi bien que la nécessité de passer outre à ces cloisons dans le cas de certains objets ou de revoir les pratiques institutionnelles axées sur une séparation stricte des disciplines ⁵.

Dans un deuxième sens, la notion d'objet construit renvoie au phénomène de la préconstruction sociale de l'objet d'étude. Par « préconstruction », on veut dire que l'objet a été conçu par un travail de l'esprit, ou créé par le biais d'institutions et de pratiques sociales, d'une certaine façon avant que le chercheur entreprenne sa recherche sur cet objet. En s'inspirant de Schutz (1987 : 11), on peut dire qu'il y a ici une construction au premier degré. En effet, les objets prennent des formes institutionnelles et leur existence même peut en dépendre. Pour parler comme Lenoir (1989 : 55), ils sont découpés « selon les catégories de la pratique sociale », et ce découpage peut être, dans certains cas, constitutif même de l'objet. Cette préconstruction sociale de l'objet constitue alors une sorte d'obstacle épistémologique (Bachelard) à notre manière de l'appré-

⁴ Après avoir donné sa définition de fait social, Durkheim (1895 : 103) écrit : « Nous arrivons donc à nous représenter, d'une manière précise, le domaine de la sociologie. »

⁵ Voir à cet égard le rapport de la commission Gulbenkian (1996) et le numéro spécial de la revue *Social Research*, « Defining the Boundaries of Social Inquiry » (vol. 62, no 4, 1995).

hender scientifiquement, car elle oriente notre façon de le voir et de le concevoir. Bref, l'apparence que la société prend, particulièrement lorsqu'elle est représentée par des pratiques institutionnelles, doit être remise en question par l'analyste.

Ainsi, si un sociologue veut étudier le « crime », il doit être conscient que cet objet est découpé-construit par les institutions sociales mêmes. D'une part, cela veut dire que la notion de crime est institutionnelle. D'autre part, cela signifie que, parmi le grand nombre de personnes qui transgressent les lois pénales, seul un petit groupe sera sélectionné par ce système et étiqueté « criminel » selon des critères qui sont loin de ressembler à un tirage au hasard. Le chercheur doit alors être conscient du fait que le découpage de son objet (personnes criminelles/non criminelles) est un fait institutionnel et non pas un fait brut ni le résultat de l'application d'un critère objectif (Pires, 1993a).

Enfin, la notion d'objet construit désigne aussi la démarche méthodologique du chercheur. En effet, qu'on le veuille ou non, le chercheur sélectionne des faits, choisit ou définit des concepts, interprète ses résultats, etc. ; bref, il construit, à son tour, son objet techniquement et théoriquement. Aron donne une illustration simple mais très claire de cela à partir du travail de l'historien : « Si un historien voulait raconter dans tous les détails, avec tous ses caractères qualitatifs, chacune des pensées et chacun des actes d'une seule personne en une seule journée, il n'y parviendrait pas. » (Aron, 1967 : 508.) L'historien sait qu'il doit sélectionner certains aspects d'une réalité sans caresser l'espoir (inutile et néfaste) de tout couvrir. Il sait aussi pertinemment que le tableau final qu'il dresse ne correspond pas (au sens de point par point) à la réalité dans son ensemble. De toute façon, tous les aspects de cette réalité ne l'intéressent pas dans le cadre de son projet de connaissance particulier. Que toute construction scientifique de la réalité apparaisse dès lors au chercheur comme étant en même temps une sorte de déformation de la réalité, quoi de plus normal ? L'idée de la correspondance en tant qu'image fidèle de la réalité pose alors des problèmes pour un bon nombre de chercheurs. C'est qu'en général le scientifique a bien en tête « cette idée que la pensée scientifique est

toujours schématique, qu'elle ne peut jamais reposer que sur des échantillons, des parties pour le tout, qui impliquent l'idée d'approximation nécessaire » (Moles, 1990 : 21), mais beaucoup moins celle de la correspondance.

Schutz ajoute, pour clarifier ce troisième sens de la notion, que « les objets de pensée, construits par les chercheurs en sciences sociales, se fondent sur des objets de pensée construits par la pensée courante de l'homme menant sa vie quotidienne parmi ses semblables et s'y référant » (Schutz, 1987 : 11). Il s'agit alors d'une « construction au deuxième degré, notamment des constructions de constructions édifiées par les acteurs sur la scène sociale dont l'homme de science observe le comportement et essaie de l'expliquer tout en respectant les règles de procédure de la science » (ibid. ; c'est moi qui souligne).

Un premier malentendu : la notion d'objet construit et le constructivisme

[Retour à la table des matières](#)

Peut-on dire que tout analyste qui reconnaît la notion d'objet construit en sciences sociales est pour autant *constructiviste* ⁶ ?

En fait, la notion d'objet construit ne se partage pas entre réalistes (et même positivistes) et constructivistes. D'un côté, on en est venu à assimiler au constructivisme l'affirmation selon laquelle le monde social est (pré)construit par l'activité humaine ; de l'autre, on a assimilé la thèse selon laquelle l'objet de toute recherche est nécessairement construit aux options théoriques de certaines perspectives constructivistes. Or on peut

⁶ Cette question ne se pose à proprement parler que pour les deux derniers sens de la notion d'objet construit. À ma connaissance, on n'a jamais appelé un chercheur constructiviste ou réaliste principalement parce qu'il aurait dit que l'objet de sa discipline est construit ou, au contraire, parce qu'il aurait affirmé l'existence objective de cet objet.

soutenir que l'objet de toute recherche est un objet construit sans se réclamer du constructivisme. je donnerai l'exemple de Comte.

La thèse de la construction scientifique de l'objet a été développée au moins en partie par suite d'un constat quant à la manière dont nous observons le monde et d'une attitude plus modeste à l'endroit de la science. Elle n'est pas alors liée à une perspective sociologique (ni même philosophique) parfaitement caractérisée. Au début, on a considéré que l'observation (scientifique) du monde était une activité purement passive à laquelle se livrait l'observateur (Fourez, 1988 : 31). On supposait alors que le scientifique devait d'abord établir les faits par l'observation et que celle-ci dépendait d'« une pure attention passive, d'une pure étude réceptive » de la réalité empirique (ibid. : 30). Après avoir accumulé les faits, il pouvait élaborer peu à peu des lois et des théories. Mais celles-ci ne devaient pas précéder l'observation des faits sous peine d'introduire un biais dans l'observation du monde. Dans cette vision de la science, les « faits » recueillis par le chercheur ne seraient pas des faits construits, mais plutôt des faits purement observés. Seules les théories et les lois seraient des constructions pouvant être éventuellement vérifiées ou soumises à des expérimentations pour tester leur capacité à bien expliquer ou à prédire la réalité. Cependant, aujourd'hui, nos croyances se sont modifiées. On pense que l'observation relève plutôt d'un processus mental actif ou, comme le dit Fourez, « d'une certaine organisation de la vision » (ibid. : 31). Or c'est la « théorie » (même s'il s'agit d'une théorie vague, élémentaire et inconsciente) qui organise notre vision et qui nous « aide » à observer, c'est-à-dire qui nous porte à fixer notre regard sur certaines choses et à en exclure d'autres. Du coup, on se demande si l'être humain est capable de faire une observation qui soit complètement « pure », mais on est au moins convaincu qu'un grand nombre d'observations sont beaucoup moins pures que d'autres en ce sens qu'elles sont plus « entachées de théorie » que le chercheur n'en est conscient de prime abord (Blackburn, 1992 : 74-79). Dire qu'une observation est entachée de théorie, pour reprendre la jolie expression de Blackburn, c'est dire que des éléments d'interprétation et de nos croyances précédentes s'y mêlent à différents degrés (ibid. : 77).

Comte s'est élevé contre l'« empirisme systématique que l'on s'efforce d'imposer aux observations sociales, surtout historiques, lorsqu'on y interdit dogmatiquement, à titre d'impartialité, l'emploi d'aucune théorie quelconque » (Comte, 1839 : 158). « En quelque ordre de phénomènes que ce puisse être, ajoutait-il, aucune véritable observation n'est possible qu'autant qu'elle est primitivement dirigée et finalement interprétée par une théorie quelconque. » (Ibid. ; c'est moi qui souligne ⁷.) Conséquemment, si nos observations ne sont pas passives, la science ne commence pas par une observation des faits, mais bien par une théorie (ou vision théorique) qui organise notre observation. La théorie vient avant les faits, les sélectionne et les interprète, bref, les construit. Or Comte est vu comme le père du « positivisme » ; pourtant, on trouve chez lui en germe la notion d'objet construit par la science.

L'emploi du terme « constructivisme » en sciences sociales a entraîné une certaine confusion parce qu'il existe une forte tendance à considérer les objets de la science comme des -objets construits, que l'on se réclame ou non d'une perspective constructiviste. La confusion vient aussi de ce que l'objet des sciences sociales, le monde humain, est reconnu comme construit tel qu'il est par les humains, qu'on se dise ou non, encore une fois, constructiviste. Alors affirmer que « la science construit son objet » ou que la « réalité sociale est produite par les êtres humains » n'est pas suffisant pour qualifier un point de vue de constructiviste en sciences sociales. À mon avis, Comte, Marx, Durkheim et Weber n'hésiteraient pas à se rallier à ces deux affirmations. Que signifie alors être « constructiviste » en sciences sociales ? Je ne peux m'aventurer ici dans une réponse

⁷ Ou encore : « Sans la lumineuse indication d'une théorie préalable, d'ailleurs plus efficace quand elle est plus réelle, l'observateur ne saurait même le plus souvent ce qu'il doit regarder dans le fait qui s'accomplit sous ses yeux. » (Comte, 1839 : 159.) En effet, « notre esprit ne pourrait même les entreprendre [les observations] sans être d'abord dirigé et ensuite continuellement sollicité par quelques théories préliminaires » (ibid. : 313). Pour Comte, « l'empirisme absolu serait non seulement tout à fait stérile, mais même radicalement impossible à notre intelligence » (ibid.).

à cette question (voir Knorr-Cetina, 1989). je me contenterai de dire que cette caractérisation semble dépendre : a) du fait que le chercheur se désigne comme tel ⁸ ; ou b) d'un certain nombre d'options théoriques plus strictes qui permettent d'identifier les travaux par eux-mêmes (constructivisme strict ⁹).

Gardons alors à l'esprit que les notions de construction, invention, production, définition de la réalité, etc., sont aujourd'hui employées dans des sens différents selon les objets et la perspective théorique de la recherche, et qu'elles ne sont pas l'apanage des seuls constructivistes. En plus, ce qui particularise les constructivistes au sens strict (y compris les ethnométhodologues), c'est moins l'emploi de ces concepts et ce qu'ils montrent dans leur recherche que ce qu'ils ne disent pas ou encore ce qu'ils considèrent qu'il ne faut pas faire parce que, à leur avis, cela n'est ni utile ni pertinent (Goode et Ben-Yehuda, 1994 : 94-96). C'est par la négative que l'on peut le mieux les caractériser.

J'illustrerai la difficulté pour qualifier une recherche de constructiviste en me référant à l'étude de Morin (1969) sur la rumeur d'un trafic d'esclaves blanches dans la ville d'Orléans. Le chercheur indique d'entrée de jeu que cette rumeur construite par une collectivité était un « mythe » (Morin, 1969 : 7). On peut en conclure que le trafic d'esclaves a été socialement construit ou inventé au sens le plus fort du terme : il n'a pas existé ; on a pris pour réel quelque chose qui ne l'était pas. Faut-il dire alors que la recherche de Morin est constructiviste au sens strict du terme ? Il me semble que non. D'ailleurs, on ne gagne rien en compréhension avec cette

⁸ Que l'on ne se méprenne pas : il y a sans doute des conditions minimales pour se dire « constructiviste » sans créer des quiproquos, mais je ne peux pas développer cela ici. Il suffit de garder à l'esprit que lorsque le chercheur qualifie volontairement son approche, il y a une zone grise entre les appellations constructiviste et réaliste qui l'autorise à s'identifier soit à l'une soit à l'autre (avec des qualifications). Souvent, dans une même étude, les chercheurs prennent des positions compatibles avec le constructivisme par rapport à un point et compatibles avec le réalisme par rapport à un autre.

⁹ même raisonnement s'applique *mutatis mutandi* aux « réalistes ».

caractérisation. Au contraire, on rate l'occasion de voir qu'elle se situe au-delà de la dichotomie réaliste/constructiviste.

Pourquoi n'est-elle pas constructiviste ? Tout d'abord, l'auteur ne la caractérise pas ainsi. Certes, ce critère n'est pas décisif, mais son absence nous oblige à prendre le texte comme paramètre de sa propre interprétation (Eco, 1990 : 43). La difficulté vient d'abord du fait que cette recherche aurait pu être réalisée de la même façon par un chercheur se disant réaliste, sans que cette approche en modifie l'orientation. En effet, il aurait enquêté aussi sur la rumeur, constaté qu'elle n'avait pas de fondement empirique et il aurait montré comment ce mythe avait été créé et était disparu après un certain temps. La difficulté vient ensuite du fait que certains constructivistes n'adoptent pas une perspective stricte. Ils auraient pu alors réaliser cette étude exactement de la même façon que notre chercheur réaliste fictif ou que Morin. Car ces constructivistes n'auraient pas hésité à confronter cette croyance collective dans le trafic d'esclaves blanches avec la « réalité objective ». Conséquemment, ils auraient aussi montré qu'il s'agissait d'un « mythe ¹⁰ ». La différence ne serait tangible qu'avec les constructivistes stricts, car ils auraient modifié l'orientation de la recherche à certains égards. D'une part, ils auraient aussi montré de la même façon comment cette croyance est née et comment elle est disparue, mais, d'autre part, le lecteur n'aurait jamais pu savoir si le trafic d'esclaves avait « réellement » existé ou non. C'est qu'ils ne se penchent pas et ne se prononcent pas sur la véracité ou la fausseté des croyances sociales des acteurs par rapport au monde empirique. Dans leurs descriptions, ils font abstraction d'un jugement sur le bien-fondé des énoncés des acteurs sociaux. Ce jugement sur la part de réalité ou de fiction des énoncés est mis entre parenthèses et estimé non important pour comprendre et expliquer la façon dont les gens définissent la réalité et agissent. Leur analyse ne veut alors ni nier ni affirmer la facticité ou la validité morale de telle ou telle définition de la réalité ou prétention (daim) [Goode et Ben-

¹⁰ Goode et Ben-Yehuda (1994) auraient procédé exactement de cette façon et Us se désignent comme des « constructivistes contextuels » (ibid. : 96) ou modérés (moderate or contextual constructionist) (ibid. : 94).

Yehuda, 1994 : 90]. Les jugements explicites de valeur sont mis entre parenthèses et les jugements de réalité - si l'on peut employer encore cette dichotomie - existent, mais sont réduits à leur plus simple expression : ce qui compte, c'est exclusivement la bonne description de la façon dont les gens construisent leurs croyances, finissent par y croire et agissent comme si elles étaient vraies, légitimes, etc. (ibid. : 95). Dès lors, d'un point de vue conceptuel, les constructivistes stricts n'auraient jamais parlé d'un « mythe », car cela suppose qu'on a confronté la croyance dans le trafic d'esclaves avec les faits, ce qu'ils refusent de faire.

Les constructivistes stricts vont parfois arguer, par exemple, que la guerre fait des morts, mais pourtant elle est rarement définie par les acteurs comme un « problème social ». Et vice versa : certains phénomènes sont définis à un moment donné par certains segments de la société comme des « nouveaux problèmes sociaux de plus en plus fréquents » alors qu'ils sont anciens et n'ont connu aucune augmentation objective selon les données disponibles. On peut même prendre comme étant une « menace réelle » quelque chose qui ne l'est pas du tout ou qui ne justifie pas les actions déclenchées à son endroit. Les faits semblent alors compter pour très peu dans la naissance des définitions de la réalité. Selon eux, le scientifique ne doit pas justifier ou contester les définitions de « problèmes sociaux » en se servant des faits, car il agit alors de la même façon que les gens dans la vie ordinaire ; il ne revient pas à la science de départager objectivement toutes ces prétentions à la réalité, à la gravité ou au manque de gravité des choses. Elle ne doit pas non plus soutenir la légitimité ou l'illégitimité de telle ou telle pratique sociale ou décision politique. Ils ne veulent surtout pas s'engager eux-mêmes dans un processus visant à statuer sur la réalité des problèmes sociaux et moins encore visant à revendiquer des solutions (*claims-making activities*).

Certes, même si l'on n'accepte pas cette thèse, cela ne nous empêche pas d'apprécier la contribution théorique et empirique du constructivisme strict pour un grand nombre d'aspects de la vie sociale. Mais si ces réflexions sont justes, on doit conclure aussi à l'absence d'un fossé épistémologique entre un « réaliste non strict » et un « constructiviste non

strict » en sciences sociales. Car l'un et l'autre tiennent compte à la fois des faits et des constructions. Ils peuvent s'opposer à propos du statut épistémologique d'un objet particulier, mais une telle opposition peut exister aussi entre deux réalistes ou entre deux constructivistes non stricts. Cela s'ajoute simplement aux thèmes de la discussion relative à la recherche de la vérité par rapport à cet objet.

Enfin, un chercheur (constructiviste ou réaliste non strict) peut aussi étudier le passage d'un phénomène objectif, comme le cancer ou le sida, au rang de problème social, car il ne suffit pas d'exister objectivement comme phénomène pour devenir un problème social. La violence contre les femmes est un vieux phénomène objectif qui n'a été que récemment perçu et défini dans certaines sociétés comme un problème social. Si le chercheur parle de l'« invention » ou de la « construction sociale » du sida comme maladie, par exemple, ce n'est pas nécessairement dans le sens d'un mythe où la facticité du phénomène pourrait être complètement absente. Le terme « invention » ne se rapporte pas ici à la maladie, mais au problème, c'est-à-dire à la construction de cette maladie comme un problème social. Ainsi, la reconstruction scientifique de cette « invention sociale » peut inclure comme une de ses conditions d'invention la découverte factuelle de la maladie elle-même.

***Un second malentendu :
la notion d'objet scientifiquement construit et le subjectivisme***

[Retour à la table des matières](#)

Peut-on dire, maintenant, que la notion d'objet construit (au troisième sens) porte avec elle nécessairement une connotation épistémologique subjectiviste ? Si tel est le cas, un scientifique qui accepterait cette notion serait nécessairement un subjectiviste et celui qui ne l'accepterait pas, un objectiviste.

On pressent la réponse. Ainsi, Comte, Popper, Bachelard, pour ne nommer que ceux-là, acceptent l'idée de la construction de l'objet scientifique et ne se laissent pas pour autant caractériser aisément comme subjectivistes. Mais que se passe-t-il alors ici ? Un chercheur peut-il, sans être en contradiction avec lui-même, reconnaître qu'il construit son objet en sélectionnant certains aspects d'une réalité infinie et changeante sans reconnaître aussi que sa construction est subjective ? Cette sélection subjective ne l'oblige-t-elle pas à conclure que tout ce qu'il raconte est subjectif ?

La réponse est non. Le chercheur est obligé de conclure que ses résultats ne couvrent pas toute la réalité, que des erreurs sont possibles, que nécessairement des déformations ont été introduites, que des dimensions sont éclairées et d'autres, obscurcies, que la connaissance qu'il produit est une connaissance approchée (Bachelard), etc. Mais il n'est pas obligé de conclure que tous ses résultats sont subjectifs en ce sens qu'ils ne peuvent être confrontés à une réalité qui se trouve en dehors de l'esprit des individus. S'il affirme, par exemple, que Salvador Dali a visité Picasso à Paris ou que le Canada enregistre un taux d'incarcération beaucoup plus élevé que dans les Pays-Bas, il croit qu'un autre chercheur peut confirmer ou réfuter ces énoncés justement parce qu'ils se prêtent à la vérification ou à la falsification. La notion d'objet construit ne conduit pas nécessairement à une position subjectiviste.

Notez, cependant, qu'on peut accepter la notion d'objet construit, être réaliste et, malgré ce réalisme, ne pas admettre la notion de « correspondance », c'est-à-dire la thèse selon laquelle la connaissance scientifique est celle qui correspond à la réalité empirique. Il faut voir que la notion de correspondance peut être interprétée de différentes façons. Lorsqu'il s'agit d'énoncés factuels simples (avec des mots ayant une référence empirique directe et précise), comme « Salvador Dali a visité Picasso à Paris », la notion de correspondance ne pose, pour un réaliste ou un constructiviste non strict, aucune difficulté majeure. Mais elle peut être gênante pour les deux lorsqu'on fait référence à un portrait global produit par une recherche, dont la description et l'explication impliquent des in-

terprétations plus poussées. Car ils sont conscients du fait que leur recherche n'est pas un miroir de la réalité, bien qu'ils acceptent qu'on puisse confronter leurs résultats avec la réalité « objective ». Il est entendu au départ que la science réduit l'information et organise ou construit une certaine lecture de cette réalité. Personne ne prétend livrer tous les aspects de la réalité. Cependant, cette construction ne signifie pas nécessairement que le résultat ne constitue pas hypothétiquement une bonne ou une certaine approximation des aspects pertinents de cette réalité. Ramognino (1992 : 55) note que les opérations « cognitives » sur la « réalité » peuvent être définies « comme l'élaboration d'un résumé » et que l'observation « consiste en une procédure de réduction ». Mais « elle doit cependant avoir la qualité d'exprimer "la réalité" dans ses dimensions essentielles ou fondamentales ». Or un résumé, en un sens, ne correspond pas (point par point) à la réalité ; s'il le faisait, il ne serait pas un résumé mais la réalité elle-même. C'est pour cette raison que la notion de correspondance, en sciences sociales, peut poser des difficultés même à un réaliste lorsqu'elle est appliquée à des résultats complexes.

Comme on peut le voir, la notion d'objet construit reconnaît la part de théorie, de sélection et de simplification qui revient à la science, mais ne met pas nécessairement en cause l'idée que l'effort d'objectivation est important. Elle suggère une vision plus modeste de la science, sans nier la possibilité d'accéder au réel. Elle n'implique pas non plus un point de vue entièrement subjectiviste.

En effet, comme le dit Santos (1987 : 282), la construction scientifique de la réalité suppose nécessairement une déformation de la réalité, ce qui ne signifie pas automatiquement une déformation de la vérité. Il fait allusion ici - de même que Moles (1990 : 21) - à un conte philosophique célèbre de Borges où il est question d'une carte géographique d'un pays réalisée à une échelle de plus en plus grande pour correspondre avec la réalité, puis à l'échelle de 1/1. À cette échelle, la carte a perdu toute son utilité et, en plus, elle ne correspond pas encore à la réalité, puisqu'elle demeure une carte. Imaginez, par exemple, une carte routière du Québec. Si elle est bien construite, on doit pouvoir se rendre de Montréal à Qué-

bec sans passer par Toronto ! Mais pour être pratique, elle ne peut pas coïncider point par point avec la réalité, et son échelle ne permettra pas de trouver une rue dans la ville de Québec. Pour cela, il faudra une autre carte. Il est donc impossible de construire une carte sans distorsion, mais sans les cartes, on connaît et on maîtrise moins bien la réalité.

De même, dans certains dessins et tableaux du peintre belge Magritte, on trouve quelque chose de déroutant. On voit nettement la figure d'une pipe dessinée avec soin et sans aucune ambiguïté et, au-dessous, une mention écrite à la main : « Ceci n'est pas une pipe. » Je ne veux pas explorer ici les différentes réflexions que ce tableau provoque (voir Foucault, 1973), mais tout simplement attirer l'attention sur une analogie possible avec la notion d'objet construit (au troisième sens). Une des choses qui sont déconcertantes dans ces tableaux et dessins, c'est le sentiment paradoxal de voir, en raison de nos habitudes de langage, une pipe avec un énoncé qui nie ce que nous voyons. Après un moment, tout paraît bête et simple : « Bien sûr, qui me dira que ce dessin fait à la main, au-dessus du texte, est une vraie pipe ? » D'autre part, l'observateur n'est pas tout à fait rassuré, parce que, pour lui, cette figure représente bien une vraie pipe, ce qui est assez pour ne pas justifier la mention au-dessous. Imaginez-vous maintenant qu'à la fin de chaque recherche on trouve une mention semblable, écrite par le chercheur : « Ceci n'est pas la réalité. » Le lecteur ne sera pas moins déconcerté que l'observateur de la toile de Magritte. Et pourtant, il est vrai que ce n'est pas la réalité, tout en étant un effort d'approximation du réel.

Les sciences sociales et le sens commun : faut-il parler de « rupture » ?

[Retour à la table des matières](#)

Les sciences sociales ont suivi à l'égard du sens commun la voie ouverte par les sciences de la nature. Durkheim a bien exprimé les premières prises de position des sciences sociales à l'endroit du sens commun : « S'il existe une science des sociétés, il faut bien s'attendre à ce qu'elle ne consiste pas dans une simple paraphrase des préjugés traditionnels, mais nous fasse voir les choses autrement qu'elles n'apparaissent au vulgaire. » (Durkheim, 1895 : 71.) Ce point de vue se fondait essentiellement sur l'idée qu'il existait une sorte de « rupture » ou de « coupure » entre les deux formes de connaissance (savoir scientifique et savoir vulgaire) et sur une image négative, parfois méprisante, de la connaissance ordinaire. Aujourd'hui, la position des sciences sociales sur la question du sens commun est beaucoup plus complexe et ambiguë. Comme le dit Houle (1986), les nouvelles recherches sur les récits de vie ont obligé les chercheurs à redécouvrir le sens commun.

Santos (1989 : 40) résume bien la situation actuelle. Tout d'abord, il n'y a plus de consensus parmi les divers courants théoriques pour ce qui est de dire si cette rupture entre les deux ordres de savoir est possible ou même souhaitable. Ensuite, les perspectives qui soutiennent encore l'importance de la rupture avec le sens commun n'adoptent plus nécessairement la même vue négative de ce type de connaissance. Certains courants, en effet, soulignent même la contribution du sens commun à une connaissance critique du social dans la mesure où des mouvements sociaux ont conduit les sciences sociales à modifier leurs positions face à une grande variété de problèmes et d'objets, voire face à la réalité sociale tout court. Tel fut d'ailleurs le cas du mouvement féministe. Enfin, il n'est

pas rare qu'une théorie scientifique qui annonce une rupture avec le sens commun soit, elle-même, accusée par une théorie ultérieure de n'être qu'une forme plus élaborée du sens commun. Au fond, ce qui se passe ici, c'est un réexamen du concept même de « rupture » ou de « coupure » pour voir s'il est encore utile pour désigner ce passage du sens commun à la connaissance scientifique.

Santos juge toujours utile ce concept, mais voit bien les problèmes qu'il pose. Il recommande alors une stratégie à deux volets : garder l'idée d'une première rupture épistémologique avec le sens commun, et procéder après à une deuxième rupture encore plus importante : une rupture avec la rupture épistémologique (Santos, 1989 : 39 ; 44-45). Cette deuxième rupture consiste à la fois en un mouvement de désacralisation de la science et en un effort de retour éclairé vers le sens commun. Pour Santos, la première rupture permet de constituer la science ; la deuxième n'est pas une façon de neutraliser la première, mais procède d'un travail de transformation à la fois sur le sens commun et sur la science elle-même. Elle viserait à construire un sens commun plus éclairé et une science plus modeste. On perçoit bien pourquoi Santos conserve la notion de rupture qui a par ailleurs joué un rôle majeur dans l'épistémologie de langue française : c'est qu'il insiste sur le jeu des transformations et, à cet égard, cette notion remplit une fonction importante, car elle accentue l'idée de dépassement.

L'idée de Santos d'un retour éclairé au sens commun coïncide avec celle d'Alfred North Whitehead : « Vous pouvez astiquer le sens commun, vous pouvez le contredire localement, vous pouvez le surprendre. Mais, de façon ultime, votre tâche est de le satisfaire. » (Cité dans Stengers, 1995 : 191.) je me demande cependant, avec Stengers (1995 : 34-37), si la notion de rupture est encore utile pour désigner les objectifs (tout à fait valables) proposés par Santos.

Stengers relève deux inconvénients majeurs de cette notion empruntée à l'épistémologie de Bachelard. Tout d'abord, son usage disqualifie ce de quoi il diverge : « La "rupture", qu'elle soit de l'ordre de la purification ou

de la mutation, crée une asymétrie radicale qui ôte à ce contre quoi "la science" s'est constituée toute possibilité d'en contester la légitimité ou la pertinence. » (Stengers, 1995 : 35.) En effet, « la rupture procède en établissant un contraste entre "avant" et "après" qui disqualifie l'“avant” » (ibid. : 34). En plus, ajoute-t-elle, « la disqualification de l'opinion interdit que l'on oppose à la définition qu'une science donne de son "objet" tout ce à quoi l'objet ainsi défini ne donne pas de sens ou qu'il dénie » (ibid. : 36). Deuxièmement, « un trait typique de cette asymétrie est que la caractérisation de la "non-science" est beaucoup plus claire et assurée que celle de la "science" » (ibid.).

En effet, la notion de rupture a été souvent utilisée pour disqualifier, en les considérant comme du domaine du sens commun, les positions dont on voulait se démarquer. Ainsi, la critique que, du haut d'un paradigme scientifique, on adressait à un autre prenait en même temps l'allure d'une disqualification non du propos de ce paradigme, mais de son statut scientifique. Pour dire que l'autre était dans l'erreur, il fallait dire aussi qu'il n'était pas scientifique. On suppose alors une identité entre savoir scientifique et vérité, puisque tout ce qui nous paraît être des erreurs ou des insuffisances importantes risque d'être qualifié de non-science par ce fait même. Mais alors faut-il parler de rupture s'il n'y a pas de différence de nature entre la critique que la science adresse à la connaissance ordinaire pour se constituer et la critique (interne) que la science adresse à la science précédente pour poursuivre son processus de recherche de la vérité ?

Stengers (1995 : 34-37) recommande de remplacer la notion de rupture par celle de « démarcation ». Celle-ci paraît moins présomptueuse, plus souple et plus ouverte aux révisions : elle permet, d'une part, de cerner les différences et les transformations, et, d'autre part, de revoir les démarcations faites pour une raison ou une autre.

En définitive, Houle (1986 : 48) note que le sens commun est la forme première de connaissance du sociologue et qu'il doit passer obligatoirement par ce savoir. Demo (1981 : 15) souligne quant à lui que le cher-

cheur ne réussit jamais à se débarrasser complètement du sens commun, soit parce qu'il n'est pas spécialisé en tout, soit parce qu'il ne réussit pas à mettre à l'épreuve dans une même recherche toutes les dimensions du sens commun qui s'y trouvent, soit encore parce que la science est elle-même un phénomène social et que la méthodologie n'a pas la capacité de résister à toutes les influences sociales et culturelles sur la pensée. Harding (1986 : 25) attire l'attention sur le fait que la connaissance ordinaire fait aussi avancer la science et peut l'amener à gagner en objectivité ; nous procédons à l'égard de la connaissance ordinaire de la même façon qu'à l'endroit de la connaissance scientifique, car ni l'une ni l'autre ne sont homogènes : si on la contredit sur un point, on la confirme sur un autre. Enfin, Whitehead nous donne pour tâche de satisfaire le sens commun après l'avoir confronté. Départ incontournable, passage obligatoire, séjour forcé, source de créativité et de correction d'erreurs, procédure de critique semblable et retour nécessaire - dès lors, quel sens peut-il encore y avoir à continuer à parler de rupture ? La « rupture » ne prend-elle dans ce contexte une connotation magique, trop rassurante et trop finale ?

La quête de la vérité en sciences sociales

[Retour à la table des matières](#)

La recherche de l'objectivation en sciences sociales a été guidée par la question suivante : Comment apprendre la vérité sur le monde social ? Elle a donné lieu à trois modèles types (avec des variantes internes) et à des formes d'agencement entre eux. En dépit de certaines propositions erronées, tous ces modèles ont apporté un certain nombre de contributions à la recherche de la vérité. Rappelons aussi que la valeur ou l'efficacité pratique de ces modèles varie en partie en fonction des objets que l'analyste se donne. On peut dire grosso modo que deux modèles se sont construits autour de l'idée de neutralité (*value freedom*) et le dernier, autour de celle de parti pris. Leur objectif était pourtant le même : aboutir, entre autres choses, à la connaissance objective.

***Le modèle 1 :
la valorisation de la neutralité et de l'observation de l'extérieur***

[Retour à la table des matières](#)

La première stratégie s'inspire à l'origine des sciences de la nature. Pour faciliter la compréhension, disons qu'elle a été mise en valeur par Comte et Durkheim et a connu au moins une variante interne importante : celle qui sépare l'opérationnalisme ou l'inductivisme quantitatif de la position de ces auteurs qui reconnaissent l'intervention de la théorie dans la construction de l'objet. Le chercheur devait alors observer le monde social de l'extérieur et essayer de faire table rase des connaissances acquises afin d'écarter les prénotions. Comte écrivait que la science exige des observateurs « bien disposés » (Comte, 1839 : 38) et qu'« en général on n'observe bien qu'en se posant au dehors » (Comte, cité dans Ferrarotti, 1981 : 78). Durkheim a aussi soutenu qu'il fallait étudier les faits sociaux « du dehors comme des choses extérieures ». Pour lui, le chercheur devait approcher le social en observant « une certaine attitude mentale » envers le passé qui consiste à prendre pour principe qu'on ignore absolument ce qu'est cette réalité (Durkheim, 1895 : 77) : « Il faut qu'en pénétrant dans le monde social, il ait conscience qu'il pénètre dans l'inconnu ; il faut qu'il se sente en présence de faits dont les lois sont [...] insoupçonnées ; [...] il faut qu'il se tienne prêt à faire des découvertes qui le surprendront et le déconcerteront. » (Ibid. : 79.) Il associe cet état d'esprit à celui des physiciens, des chimistes et des physiologistes, « quand ils s'engagent dans une région, encore inexplorée, de leur domaine scientifique » (ibid.). Il précise que le sociologue doit commencer « par faire table rase des notions qu'il a pu s'en former au cours de sa vie » (Durkheim, 1909 : 158). Comme Durkheim est un des fondateurs de la discipline, il est compréhensible que la remarque sur la table rase s'adresse plus aux notions du sens commun qu'aux connaissances scientifiques précédentes. En effet, il voulait que le sociologue prenne ses distances par rapport aux notions

« qui se sont formées sans méthode pour répondre aux exigences pratiques » de la vie sociale (ibid.).

Quelle attitude mentale le chercheur devrait-il adopter à l'endroit du présent et du futur ? Durkheim (1900 : 112) était convaincu que la science peut et doit jouer un rôle important pour améliorer la société, mais il soutenait néanmoins qu'il était possible et nécessaire de séparer rigoureusement l'étude scientifique de la réalité sociale des applications (pratiques) « auxquelles peuvent se prêter les notions qu'elle élabore ». En effet, « la science n'apparaît que quand l'esprit, faisant abstraction de toute préoccupation pratique, aborde les choses à la seule fin de se les représenter ». Il rappelle avec raison qu'« il faut avoir du temps devant soi » pour pouvoir réfléchir méthodiquement, ce qui réduit les risques d'erreur (ibid.). Il déduit néanmoins de cela que les préoccupations relatives à la pratique impliquent toujours plus ou moins d'urgence et qu'elles ont tendance à appauvrir l'activité scientifique (ce qui n'est pas nécessairement le cas). Durkheim reconduit ici l'ancienne dichotomie contemplation/action qui remonte à la philosophie grecque. Selon cette représentation, « les critères de vérité de la connaissance scientifique sont intérieurs au processus scientifique et la seule action pertinente à ce niveau est celle de la recherche et de l'expérimentation. N'importe quel autre type d'action, et particulièrement l'action sociale, est extérieur à la connaissance, et ne constitue, au plus, que son champ d'application » (Santos, 1989 : 47). Cette dichotomie est aussi à l'origine de la distinction classique (aujourd'hui dépassée) entre science pure (ou fondamentale) et science appliquée (ibid.). Pourtant, Durkheim voulait sans doute ici écarter les risques d'une science servile, soumise au politique, ce qui demeure valable.

Bien entendu, on savait que le chercheur ne pouvait jamais se situer complètement à l'extérieur du système qu'il analysait. Un effort mental était donc nécessaire pour se distancier dans une certaine mesure et, de cette façon, obtenir deux résultats : une plus grande objectivité et une certaine créativité. Cette stratégie en est venue à privilégier les données quantitatives et la causalité matérielle, représentée par l'analyse des conditions ou facteurs objectifs (externes ou inconscients), pour expli-

quer les actions des acteurs sociaux (Pires, 1993b : 196). Bref, cette stratégie soutient : a) la neutralité de l'analyste comme condition pour parvenir à une connaissance objective ; b) une attitude mentale face au passé caractérisée par un effort pour en quelque sorte faire table rase du sens commun ou se placer en rupture avec lui ; c) une attitude mentale face au présent et à l'avenir caractérisée par la dichotomie contemplation/action, soit la croyance en la possibilité et en l'avantage de séparer l'étude scientifique de ses applications ou conséquences pratiques ; d) la suprématie du regard du dehors ; e) l'importance de garder une ouverture d'esprit par rapport aux découvertes déconcertantes ; f) la priorité d'une causalité matérielle ; et g) la primauté des données quantitatives. Or on ne croit plus aujourd'hui que la neutralité du chercheur soit possible (premier point). Parler d'une analyse entièrement neutre constitue une forme de mystification et revient à accorder une trop grande confiance à la méthodologie. On peut montrer aussi que le parti pris entraîne, dans certaines conditions, une meilleure connaissance que celle qu'on obtient en adoptant la stratégie qui cherche à éliminer les biais. La dichotomie contemplation/action est aussi mise en doute dans sa formulation la plus radicale, mais il faut retenir l'attitude critique envers une pratique de la science purement instrumentaliste (point c). Enfin, les points d), f) et g) perdent leur caractère de priorité générale a priori. Mais le regard du dehors, la causalité matérielle et les données quantitatives demeurent des formes d'éclairage importantes de la pensée scientifique, particulièrement à l'égard de certaines questions de recherche.

***Le modèle 2 :
la valorisation de la neutralité et de l'observation de l'intérieur***

[Retour à la table des matières](#)

La deuxième stratégie s'inspire d'une opposition philosophique entre le monde de la nature et le monde de la culture et a été représentée, entre

autres, par les positions de Weber et de Schutz ¹¹. Au contraire de la précédente, cette stratégie ne s'applique qu'en ce qui concerne les humains. En effet, dans l'étude de la nature, le chercheur sélectionne les faits et les événements qui sont pertinents pour lui et pour le but qu'il s'est donné. Cependant, cette pertinence « n'est pas intérieure à la nature en tant que telle », mais tout simplement « le résultat de l'activité sélective et interprétative » du chercheur sur la nature qu'il observe (Schutz, 1987 : 10). Cela veut dire que le champ d'observation du scientifique n'a de sens que pour lui, car ce champ « n'a aucune "signification" pour les molécules, les atomes et les électrons le constituant » (ibid.). En revanche, le champ d'observation du chercheur des sciences sociales, le monde social, « a une signification particulière et une structure pertinente pour les êtres humains qui y vivent, qui y pensent et qui y agissent » (ibid. ; c'est moi qui souligne). Ces êtres ont construit et interprété à l'avance ce monde par de nombreuses préconstructions courantes de la vie quotidienne, poursuit Schutz, « et ce sont ces objets de pensée qui déterminent leur comportement, définissent le but de leur action, les moyens utiles pour les mener à bien - en bref, qui les aident à s'y retrouver à l'intérieur de leur environnement tant naturel que socioculturel et de s'en accommoder » (ibid. : 10-11). Le point de vue interne, c'est-à-dire le sens que les acteurs donnent à leurs conduites ou à leur vie, est alors matière à observation. Cette stratégie met en valeur une particularité des objets des sciences sociales : le fait que la subjectivité revêt une importance capitale pour la compréhension, l'interprétation et l'explication scientifique des conduites humaines.

Schutz (1987 : 43) considère qu'il est absurde de nier le fait que certains modèles abstraits (exprimant un regard de l'extérieur), comme ceux qu'adoptent les économistes, puissent être utilisés avec succès pour résoudre de nombreux problèmes du monde social. Mais il souligne que, bien compris, « le postulat d'interprétation subjective [...] ne signifie rien d'autre que dans tous les cas nous pouvons- et dans certains cas nous de-

¹¹ Twenhöfel (1986) soutient que ces deux auteurs défendent des positions différentes par rapport à la recherche qualitative. Je n'ai pas examiné cette question de plus près. S'il a raison, il s'agirait de deux variantes de ce modèle.

vons- nous référer aux activités des sujets à l'intérieur du monde social et à, leur interprétation par les acteurs en termes de systèmes de projets, de moyens à disposition, de motifs, de pertinences, et ainsi de suite » (ibid. ¹²). Gratton (1996) montre d'ailleurs, dans une étude sur le suicide chez les jeunes Québécois, la différence entre ces deux formes d'éclairage. Après avoir examiné « du dedans », à partir de l'histoire de vie des suicidés, les significations sociales du suicide, elle explore « cette fois d'un point de vue sociologique extérieur » les raisons sociales de ce type de suicide (Gratton, 1996 : 271).

On reconduit ici aussi l'idée de neutralité et la dichotomie contemplation/ action qui caractérise l'attitude mentale envers le présent et l'avenir. La version la plus extrême de ces thèses se trouve chez Schutz (1987). Il voit l'attitude du sociologue comme « celle d'un observateur désintéressé du monde social », « qui n'est pas impliqué dans la situation observée, qui ne présente pour lui aucun intérêt pratique mais seulement un intérêt cognitif ». Pour ce chercheur idéalisé, le monde social « n'est pas le théâtre de ses activités mais seulement l'objet de sa contemplation » (ibid. ; c'est moi qui souligne). Et ce désintérêt doit être bien marqué « en ce qu'il s'empêche intentionnellement de participer à l'ensemble des plans, aux relations entre moyens et fins, aux motifs et aux chances, aux espoirs et aux craintes que l'acteur utilise dans le monde social pour interpréter l'expérience qu'il en prend » (ibid. : 219). Il y a ici aussi un consensus avec le premier modèle.

La position de Weber est possiblement, comme l'a soutenu Twenhöfel (1986), plus ouverte aux motivations pratiques et politiques de certains chercheurs qualitatifs que celle de Schutz qui reproduit une optique scientifique stricte. En ce sens, elle constituerait une variante interne, mais elle demeure à l'intérieur de ce modèle si on la compare aux deux

¹² Twenhöfel (1986 : 375-376) interprète Schutz d'une autre façon. À son avis, Schutz fait une distinction plus tranchée entre le modèle des sciences naturelles et celui qui conviendrait mieux aux sciences sociales. Quoi qu'il en soit, ce qui compte pour nous, ici, c'est de montrer que les deux stratégies ne produisent pas le même éclairage et que le chercheur peut passer de l'une à l'autre.

autres : l'un insistant sur le regard de l'extérieur et l'autre mettant en cause la dichotomie contemplation/action et l'idée de neutralité.

Par comparaison avec le premier modèle, on y trouve une certaine ambivalence par rapport à l'attitude à adopter à l'égard du passé. Les idées de neutralité et de contemplation laissent entrevoir une rupture avec le sens commun. Telle semble être la position de Schutz. Par ailleurs, la reconnaissance des préconstructions du sens commun comme des constructions incontournables du premier degré sur lesquelles le sociologue doit soigneusement travailler signale parfois l'existence d'une liaison permanente entre ces différents types de savoir.

Si ce modèle ne se distingue pas de façon marquée du premier en ce qui a trait à l'idée de neutralité, il en est le contre-pied à d'autres égards. Il privilégie le regard de l'intérieur, les données qualitatives et la causalité intentionnelle et d'interprétation. Enfin, il valorise la reconnaissance scrupuleuse de ce que Weber (1922 : 147) a appelé les « faits inconvé-nients » et que l'école de Chicago désignera par l'expression « cas négatifs ».

L'école de Chicago peut-elle être considérée comme une autre variante - bien que moins pure - de ce modèle ? La réponse n'est pas facile et je me contenterai d'indiquer la difficulté sans développer plus avant cette question. En gros, cette difficulté tourne autour de la thèse de la neutralité, d'une part, et, d'autre part, des positions prises par cette école dans un champ d'étude spécifique : celui de la sociologie de la déviance.

Disons que, considérée dans son ensemble et sans distinction de ses périodes d'évolution, l'école de Chicago ne met pas fondamentalement en cause la thèse de la neutralité scientifique et insiste de façon incisive sur la nécessité de tenir compte du point de vue des acteurs sociaux qu'on étudie, que ces acteurs soient des « *underdogs* » ou des « *overdogs* », pour emprunter les mots de Gouldner (1968 : 104). C'est sur ce point qu'elle se rapproche dans ses grandes lignes à la fois de Weber et de Schutz. Mais cette position méthodologique de base s'accompagne déjà

ici d'une valorisation non moins importante de l'« ouverture » et de la « complémentarité » des points de vue, voire de la recherche d'une « vue d'ensemble » (*all-around*) [Blumer, 1969 : 40-41, 441. Cela indique l'articulation d'un point de vue du dedans avec un regard du dehors. L'analyse écologique et la confrontation du point de vue du déviant avec celui des experts ou avec son dossier institutionnel sont des exemples de cette articulation. Celle-ci peut se faire dans le cadre d'une même recherche ou comme résultat global d'un ensemble de recherches « unilatérales » (*one-sided*). Cette complémentarité est aussi perçue comme un moyen pour atteindre l'objectivité ou pour parvenir à une sorte de neutralité au bout du processus (Becker, 1967). L'école de Chicago a même été blâmée, surtout à la fin des années 60 et dans la première moitié des années 70, de n'être pas assez critique et de ne pas dénoncer de façon claire les différentes formes de rapport de domination, y compris les rapports de sexe ¹³. Vu de cette façon, le modèle de l'école de Chicago se trouve ancré dans le deuxième modèle avec des ouvertures sur le premier.

Par ailleurs, dans sa pratique de recherche dans le champ de la sociologie de la déviance, l'école de Chicago accordera une préférence empirique effective au regard d'en bas, c'est-à-dire au point de vue (*standpoint*) du déviant. En outre, il ressort de certaines études, comme celles de Sellin (1938) et de Shaw et McKay (1942), une intention de lutte contre les interprétations racistes de la criminalité ¹⁴. Certains chercheurs interactionnistes ont intégré aussi la perspective féministe et, en ce sens, ont dérogé largement de l'engagement vers la neutralité ¹⁵. Cette école semble alors mettre entre parenthèses ici, au moins jusqu'à un certain point, la thèse de la neutralité et cette ambivalence se reflète aussi dans l'étude théorique de Becker (1967) sur cette question. Cela aboutit à une articulation du regard de l'intérieur avec celui d'en bas. Vue de cette façon,

¹³ Pour une vue d'ensemble des critiques pendant cette période, voir Meltzer, Petras et Reynolds (1975). Les critiques féministes arriveront naturellement plus tard en raison de leur propre développement. Pour une vue d'ensemble, voir Parent (1997).

¹⁴ Voir à ce propos la thèse récente de Brion (1995).

¹⁵ Voir, entre autres, Schur (1984).

l'école de Chicago serait plus proche du troisième modèle ou serait une variante du deuxième modèle qui contient des éléments des autres modèles et des possibilités d'articulation avec ceux-ci.

***Le modèle 3 :
la valorisation du parti pris et de l'observation d'en bas***

[Retour à la table des matières](#)

Le troisième modèle de recherche de la vérité dérive d'une lecture marxiste de la pensée de Hegel et privilégie une voie apparemment paradoxale pour aboutir à la connaissance objective : le regard « d'en bas » de l'échelle sociale, c'est-à-dire un regard qui assume au départ explicitement un certain type de parti pris. Ce modèle est alors porteur d'une prétention scandaleuse comparativement aux deux précédents. Selon cette manière de voir, les intérêts sociaux influent sur l'objectivité des sujets. Plus on a d'intérêts à défendre, plus réduite est notre capacité de voir les choses telles qu'elles sont et plus grande est notre propension à nous éloigner de la vérité. On soutient alors la nécessité d'adopter volontairement un regard partisan qui se définit en fonction du point de vue de celui ou celle qui se trouve dans la situation la plus désavantageuse. Ce biais est alors un biais-anti-biais, un vaccin destiné à immuniser la connaissance contre le germe correspondant. Ce « biais de perspective dominée », appliqué soigneusement, aurait alors un effet correcteur, susceptible de faire contrepoids à d'autres biais de perspective.

Une des premières justifications théoriques de cette orientation a ses assises dans la Phénoménologie de l'esprit (1807) de Hegel, lorsqu'il expose les rapports entre le maître et l'esclave ou, plus précisément, la dialectique de la domination et de la servitude ¹⁶. L'argument, succinctement

¹⁶ Je laisse de côté ici les aspects proprement philosophiques de ce passage. Disons seulement que, pour Hegel, c'est la conscience servile qui, dans son développement, réalise vraiment l'indépendance ou l'émancipation et « elle la réalise dans les trois moments inséparables de la peur [primordiale], du service et du travail »

transposé à notre problème, était que les conditions concrètes de vie d'un groupe déterminent sa façon de comprendre et de voir le monde social. L'idée centrale est que « ce que nous faisons modèle et limite ce que nous pouvons connaître » (Harding, 1987 - 185), particulièrement si nous empruntons le regard du maître. Selon cet argument, si l'on compare le point de vue du maître à celui de l'esclave par rapport aux conditions de vie dans leur société, on est forcé de conclure qu'ils ne « voient » pas la même chose, que le maître aura, pour différentes raisons, tendance à masquer et à justifier l'oppression de l'esclave et que l'esclave, par la crainte, le service et le travail, est d'autant plus prédisposé à mieux voir qu'il se prédispose en même temps à un processus de transformation du monde (qu'on espère plus adéquat pour tous). Les intérêts et le conditionnement social du maître empêchent celui-ci de voir les choses comme elles le seraient « réellement » et produisent un désintérêt pour le changement, voire un goût pour le statu quo.

En règle générale, dans les premières formulations marxistes d'avant les années 70, ce modèle retient du premier la préférence pour la causalité matérielle et les données quantitatives. À ces caractéristiques s'ajoute une préoccupation majeure pour l'analyse historique. Du coup, le modèle articule, sans l'explicitier, le regard d'en bas avec le regard de l'extérieur. Dans la théorie marxiste, d'ailleurs, le regard de l'extérieur a été préféré au regard de l'intérieur et le statut théorique de ce dernier est devenu précaire : il risque souvent d'être assimilé à la fausse conscience lorsqu'il

(Hyppolite, 1946 : 168). La peur primordiale est la peur de vie et de mort et pas n'importe quelle peur. Le maître, par ses conditions de vie facile, s'élève tout de suite au-dessus de toutes les vicissitudes de l'existence, mais, alors, le tout de la vie ne s'est pas présenté à lui comme il s'est présenté à l'esclave. Pour Hegel, la conscience humaine « ne peut se former que par cette angoisse qui porte sur le tout de son être » (ibid. : 169). En plus, par le service particulier rendu au maître, la conscience de l'esclave se discipline et se détache de l'être-là naturel (ibid.). Enfin, le travail (on peut donner à cela un sens large qui dépasse le travail productif) transforme la servitude en volonté de changer le monde : « Le maître parvenait à satisfaire complètement son désir ; il parvenait dans la jouissance à la négation complète de la chose ; mais l'esclave [...] ne pouvait que transformer le monde et le rendre ainsi adéquat au désir humain. » (Ibid. : 169-170.)

s'écarte du regard théorique du dehors. Il semble alors qu'un certain dogmatisme théorique a fini par l'emporter sur la fécondité du Modèle, car si la théorie a voulu assumer le point de vue d'en bas, il n'empêche qu'elle vient d'en haut et si elle ne tient pas compte convenablement du point de vue interne d'en bas, elle perd une partie de sa capacité critique et créative.

Peut-être en partie pour cette raison, la démonstration de la valeur du parti pris comme correction d'un autre biais de perspective n'a pas été faite de manière assez convaincante dans le cadre du marxisme. Et cet échec n'est pas facile à expliquer compte tenu de l'énorme contribution de la pensée marxiste à l'ensemble de la pensée critique en Occident. Quoi qu'il en soit, pris dans sa radicalité, l'argument du modèle - que d'en haut on ne voit rien correctement - est aujourd'hui intenable, mais l'argument radical inverse, selon lequel les conditions de vie n'influent pas sur notre compréhension du monde, l'est encore davantage. La position sociale peut être une source de biais et, dans ces cas, adopter un biais opposé permet de voir et de corriger le biais précédent.

Ce modèle a été repris de manière beaucoup plus convaincante et efficace vers la fin des années 70 par une des perspectives épistémologiques féministes, celle « du point de vue des femmes » (*feminist standpoint* ¹⁷). Pour mes objectifs, je souligne que cette perspective a mis l'accent à la fois sur le rôle du point de vue d'en bas - interprété ici dans le cadre des rapports de domination homme-femme - et du point de vue de l'intérieur plutôt que sur le regard de l'extérieur. Le modèle a été repris aussi par diverses approches - dites parfois néo-marxistes, féministes-marxistes, radicales, etc. - préoccupées par la nécessité de rendre compte d'autres formes de domination (de sexe, de race) et de la situation vécue par d'autres groupes opprimés que la classe ouvrière (les chômeurs, les détenus,

¹⁷ Harding (1987) distingue trois positions féministes sur le plan épistémologique : l'empiricisme féministe, le féminisme du point de vue des femmes (ou du parti pris des femmes) et les épistémologies de transition (*transitional epistemologies*) ou postmodernes. Je ne peux pas rendre compte de ces différences ici.

les malades mentaux, les jeunes, les personnes handicapées, les prostitués, etc.). Dans cette nouvelle forme, le troisième modèle intègre - ou privilégie selon le cas - certains aspects clés du deuxième modèle : le regard de l'intérieur, les causalités intentionnelle et d'interprétation et les données qualitatives. Il présente aussi une ouverture au point de vue de l'extérieur et donc une certaine tendance à s'articuler aux autres modèles.

Parallèlement à ces tendances, l'histoire de l'anthropologie a montré aussi clairement la supériorité scientifique d'un point de vue partisan face à tous les problèmes de l'ethnocentrisme et du racisme (Miller, 1983 : 747). Miller soutient que lorsque les « forces sociales créent une forte pression pour s'éloigner de la vérité, la contre-pression de certains engagements partisans pour changer le statu quo peut être plus productive scientifiquement que la neutralité » (ibid.). En effet, dit-il, « comment peut-on le mieux résister à ces pressions [dominantes] qui poussent vers la déformation de la vérité ? » À cela il répond qu'une « injonction à cultiver des sentiments antiracistes pendant la recherche donnerait lieu à une meilleure méthodologie que l'injonction à être neutre ». L'attachement à la vérité peut être une défense suffisante pour contrecarrer les pressions sociales diffuses vers le conformisme (ibid. : 748), mais un attachement au changement peut être plus important et efficace d'un point de vue scientifique lorsqu'il faut naviguer à contre-courant des moeurs culturelles ou intellectuelles par rapport à certaines questions.

Au début des années 90, on entrevoit clairement les formes d'articulation entre les trois modèles. Qu'il suffise de rappeler trois aspects de cette question. Tout d'abord, le féminisme, dans son ensemble, a exploré les trois différentes stratégies indiquées ici, ce qui a donné lieu à des débats à l'intérieur même du féminisme (et avec les autres perspectives). Il en a résulté des ajustements progressifs du troisième modèle et des travaux fort intéressants, particulièrement dans la confrontation entre l'approche du « point de vue des femmes » et les approches postmodernes (Harding, 1986, 1987, 1991 ; Cain, 1990 ; Parent 1997). Le féminisme essaie à présent d'intégrer, avec certaines corrections, les trois modèles pour apprendre la vérité. Ces approches en sont venues à éviter le risque de dogma-

tisme et à préserver le « souci constant de la réflexivité épistémique », pour emprunter les termes de Bourdieu (Wacquant, 1992 : 34). Ensuite, l'école de Chicago elle-même a fait - et fait encore - des contributions ou des ouvertures à l'intégration des modèles. Enfin, un grand nombre de chercheurs, sans étiquette d'école particulière, vont aussi dans cette direction. Je crois que les réflexions sur le modèle d'une méthodologie générale expriment et rejoignent ce mouvement. La figure 1 donne une vue d'ensemble des trois modèles présentés.

Les formes de mesure et leur fonction « créatrice »

[Retour à la table des matières](#)

Le regard de l'extérieur a souvent considéré la mesure quantitative comme un critère de scientificité, en partie parce qu'elle permet de donner effectivement à des aspects particuliers de la réalité un certain degré et une certaine forme d'exactitude ou de précision. Mais le chercheur doit garder à l'esprit que le but est la précision et non la mesure quantitative ; qu'il y a au moins trois formes de précision, l'une théorique ¹⁸ et deux empiriques (quantitative et qualitative) ; qu'il faut trouver la forme empirique et le degré de précision qui conviennent aux aspects du phénomène qui l'intéresse ; et que la mesure (qualitative ou quantitative) a aussi d'autres fonctions que celle de fournir forme et degré de précision. Il faut aus-

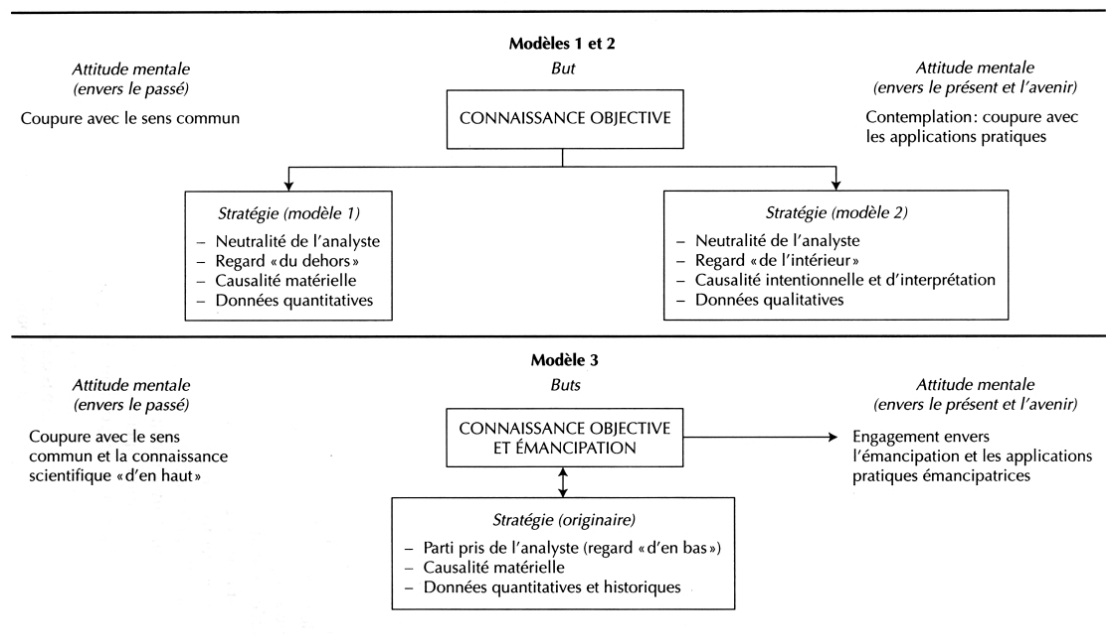
¹⁸ La précision théorique relève, entre autres choses, du jugement que le chercheur doit porter sur la signification (théorique) des mesures empiriques qu'il prend. Dans le quantitatif, la controverse sur la signification des tests statistiques de signification constitue une illustration. Il y a ici un croisement de deux disciplines ou, comme le dit Bachelard (1938 : 214), de « deux précisions » : celle des mathématiques et celle de la discipline « substantive » du chercheur (sociologie, psychologie, etc.). Dans le qualitatif, ce jugement se fait dans la même discipline mais tient compte aussi des rapports entre les niveaux empirique et théorique. Mais la précision théorique concerne aussi le processus de généralisation (voir plus loin dans cet ouvrage mon article « Échantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologique »).

si prendre garde de ne pas survaloriser le souci de précision empirique dans le cadre de l'activité scientifique comme un tout, car il occupe une place secondaire par rapport à l'approfondissement du « sens du problème » (Bachelard, 1938 : 212-216). En effet, dit Bachelard, « le souci de précision conduit aussi certains esprits à poser des problèmes insignifiants » (ibid. : 215).

FIGURE 1

Trois stratégies types de quête de l'objectivité en sciences sociales

[Retour à la table des matières](#)



Par rapport au degré de la mesure qualitative ou quantitative, il faut éviter les excès et non seulement les carences. On peut dire avec Bachelard que « l'excès de précision, dans le règne de la quantité, correspond très exactement à l'excès du pittoresque, dans le règne de la qualité. La précision numérique est souvent une émeute de chiffres, comme le pittoresque est, pour parler comme Baudelaire, "une émeute de détails" » (Bachelard, 1938 : 212-213). Le chercheur doit résoudre ici le problème de la

juste mesure des (formes de) mesures. La précision peut alors être illusoire ou trompeuse. Au-delà de cette question, il ne faut pas perdre de vue d'autres aspects importants de la mesure, soit sa fonction de créativité ou de découverte et sa fonction réflexive. Ces deux dernières fonctions la situent dans une chaîne d'activités humaines beaucoup plus longue car, pour citer encore une fois Bachelard (1934 : 7), « si l'activité scientifique mesure, il faut raisonner ; si elle raisonne, il faut mesurer ».

Me proposant d'explorer ces deux fonctions, je commencerai par citer une autre phrase de Bachelard qui dit ceci : « Il faut réfléchir pour mesurer et non pas mesurer pour réfléchir. » (Bachelard, 1938 : 213.) Si je sortais à dessein cette phrase de son contexte, je dirais que Bachelard a à la fois raison et tort. Il a raison parce que toute activité de mesure réclame une réflexion préalable sur ce qu'on veut mesurer et sur la signification que cette mesure peut avoir, à défaut de quoi on fait fonctionner la mesure à vide. Mais si l'on considérait cette affirmation dans sa radicalité, il aurait aussi tort parce que, comme le remarque Moles (1990 : 43), la mesure est, pour celui qui explore son objet *in statu nascendi* - à l'état naissant -, une façon de créer une idée nouvelle et de contrecarrer les premières impulsions de sa propre subjectivité. Comme le dit Moles, mesurer est une façon de retrouver l'« étrangeté créatrice ». Quand le chercheur est à court d'idées, qu'il ne sait pas quoi faire avec son objet, la mesure apparaîtra comme une façon de créer une idée nouvelle. C'est d'ailleurs pour cette raison que le responsable du laboratoire suggère souvent au jeune chercheur de mesurer pour « voir venir », et de mesurer tous les aspects possibles du phénomène qu'il veut étudier (ibid.) : il y a ici « l'espoir vague - mais souvent réalisé - qu'au bout du compte émergera de cette familiarisation distancée, une idée permettant de prendre à partie le phénomène de manière opérationnelle ». Le conseil est en apparence surprenant, car il prend la direction inverse : on invite l'analyste à mesurer pour réfléchir et pour avoir des idées.

Certes, cela ne signifie pas qu'à ne faut pas réfléchir pour mesurer, mais tout simplement que la mesure a aussi pour effet d'amener à réfléchir et de créer un espace propice à la créativité. Il s'agit plutôt de deux

moments différents, mais complémentaires, de l'activité de mesure. Celui ou celle qui a déjà fait de la recherche quantitative connaît bien cette étape où l'on va mesurer, construire différents tableaux, croiser différentes variables, pour se donner une idée. Cette opération de mise en scène de différentes variables suppose sans aucun doute une réflexion, ne serait-ce que la réflexion qui se fait au cours de l'action même de mesurer, mais elle engendre à son tour l'occasion d'une autre réflexion à partir des résultats ainsi exposés. De même, celui ou celle qui a déjà travaillé en qualitatif a aussi vécu cette expérience de « voir » apparaître une emprise particulière sur son objet ou de voir émerger une piste nouvelle après être allé sur le terrain ou avoir réalisé une ou deux entrevues. Au cours de l'analyse d'un matériel qualitatif, la même fonction se manifeste. Pourquoi cela ? Parce que la mesure permet effectivement de prendre ses distances par rapport à l'objet, ou, si l'on préfère, de créer les conditions incitant à explorer l'objet avec curiosité, plutôt que de se précipiter sur lui avec une pré-réponse ou une attente trop spécifique.

La mesure a donc pour effet d'ouvrir un espace nouveau entre le chercheur et son objet, ou d'introduire - pour reprendre ici une magnifique image de Simmel (1908 : 57) - « un élément de froid » dans la chaleur de la relation entre l'analyste et son objet. Cet « élément de froid » n'est certes pas miraculeux : il n'élimine pas toutes les prénotions du chercheur, mais fournit les conditions pour en écarter sans doute un certain nombre parce que, s'il demeure curieux, attentif et préoccupé par la création d'une idée, il peut éventuellement faire apparaître quelque chose à quoi il n'avait pas pensé ou introduire un doute sur ce qu'il avait cru. Dans ce sens, la mesure peut aller à l'encontre de certaines de ses prénotions, tout au moins d'un certain nombre de ses attentes.

Lorsque Moles ou Bachelard parlent de mesure, ils donnent un sens statistique à ce mot. Or j'adopte plutôt la voie que suggère Houle (1982 : 5) qui restitue à la notion de mesure son sens large. On peut parler d'une mesure qualitative lorsqu'elle s'appuie sur des matériaux qualitatifs. En outre, je veux souligner qu'il existe au moins deux stratégies pour parvenir à cette « familiarisation distancée » et distancée qui caractérise la

mesure au sens large (quantitative et qualitative) : celle qui tend à éloigner l'objet en donnant une description par les chiffres et celle qui tend à éloigner le sujet ou, mieux encore, à faire intérioriser l'objet en donnant une description par les lettres. Il y aurait alors au moins deux moyens : ce que Moles (1990 : 44) appelle le « jeu des grandeurs » ou la mesure-grandeur et ce que j'appelle le jeu des rôles ou la mesure-écoute, c'est-à-dire se mettre à la place de l'autre - au sens matériel ou métaphorique - pour mieux écouter, observer ou dialoguer.

Ces deux stratégies remplissent les mêmes fonctions épistémologiques : il s'agit de neutraliser certains aspects de la subjectivité du chercheur, certaines pré-réponses au problème, et de créer l'espace pour faire émerger une idée nouvelle au cours de l'activité de recherche. De fait, on peut « chasser » certaines impulsions ou réponses premières d'au moins deux façons : en propulsant l'objet loin de nous par le jeu des grandeurs ou, au contraire, en attirant l'objet vers nous par le jeu des rôles. Dans ce dernier cas, le chercheur expulse certains aspects de sa subjectivité en emplissant l'espace (métaphorique) de sa subjectivité de la présence phénoménale de l'objet-sujet. C'est par emplissage, par imprégnation, par un effort de déplacement qu'il ouvre la porte à la créativité et à la réflexion théorique. En éloignant son objet par la mesure quantitative, le chercheur « voit » différemment cet objet de même qu'en attirant cet objet vers lui par l'effort de se mettre à la place ou dans le contexte de l'autre, il « voit » aussi différemment cet objet. Cet autre type d'exercice, qui s'effectue dans un mouvement apparemment opposé, aboutit au même effet épistémologique. Dès lors, on a deux mots clés pour qualifier la distanciation de la subjectivité : l'éloignement et l'intériorisation (ou le changement de rôle).

Autant la mesure-grandeur que la mesure-rôle (ou écoute) permettent respectivement de « voir venir ». Ces mesures sont à la fois le résultat de la réflexion théorique et la source d'une nouvelle réflexion théorique ou d'une réflexion renouvelée. Pour faire figure, on peut dire que la première est typiquement représentée par la démarche du physicien, ce qui ne veut pas dire, loin de là, qu'elle soit impropre aux sciences sociales ; la

deuxième, par la démarche de l'anthropologue qui laisse l'autre culture ou la culture de l'autre entrer en lui. je ne me réfère pas ici, bien sûr, aux disciplines, mais à l'esprit type de ces deux stratégies de production de l'objectivation. On voit que, sous cet angle, les chercheurs qualitatifs et quantitatifs travaillent de façon tout à fait analogue et que les deux formes de mesure ont les mêmes fonctions épistémologiques centrales, en dépit de leurs différences par ailleurs. En ce sens, la mesure a la double fonction d'explorer en réfléchissant et de réfléchir en explorant. Il n'y a pas de solution de continuité entre ces deux termes.

Les « digressions sur l'étranger » revisitées

[Retour à la table des matières](#)

On doit à Simmel (1908) une des plus belles pages de la sociologie concernant l'effort d'objectivation. On peut voir les remarques qui suivent comme la présentation d'un quatrième modèle qui n'annule pas les précédents, car ceux-ci recouvrent en permanence des options encore valables (avec les corrections nécessaires) selon les objets qu'on se donne. Mais on peut aussi les voir comme un modèle synthétique plus heuristique et susceptible d'exprimer une vision générale de la méthodologie. Je propose ici une relecture libre du texte de Simmel, « Digressions sur l'étranger ».

Simmel construit sa métaphore de l'objectivation autour de l'image de l'étranger. Pour lui, l'étranger se distingue du simple voyageur qui est celui qui arrive un jour et repart le lendemain. Le voyageur est celui qui n'a pas de point d'attache particulier, qui ne fait pas de compromis avec personne ni avec rien. C'est l'idéal même du personnage neutre. Mais ce personnage n'a pas ici le beau rôle. L'étranger, en revanche, est celui qui est arrivé aujourd'hui et qui restera le lendemain. Il est venu pour rester, et bien qu'il n'ait pas poursuivi son chemin, il n'a pas abandonné tout à fait

sa liberté de se déplacer. Simmel caractérise aussi l'étranger par deux autres traits typiques de l'étranger, mais qui me paraissent non essentiels pour l'usage théorique de la métaphore. L'étranger est attaché à un groupe spacialement déterminé et il ne fait pas partie du groupe depuis le début. L'attachement spacial ne me paraît pas, pour mes propos, être une caractéristique importante. La non-appartenance au groupe, cependant, ne peut être abandonnée sans que l'on retienne un élément important pour Simmel et pour l'efficacité même de la métaphore : le fait qu'il ne soit pas à la remorque de la perspective du groupe. En effet, Simmel situe l'étranger entre deux pôles idéaltypiques : d'un côté, le voyageur extérieur et sans compromis et, de l'autre, le membre inconditionnel et complètement identifié au groupe. Celui-ci « crève les yeux » au membre inconditionnel, pour reprendre l'image de Lacan dans « Le séminaire sur "La lettre volée" ». Mais est-il possible de rendre compte, dans cette métaphore, de la femme ou du chercheur ethnicisé qui, tout en appartenant à son groupe depuis le début, ne joue pas le rôle du membre dont la proximité par rapport au groupe est telle qu'elle lui crève les yeux ? Je crois que oui, mais il faut alors imaginer que l'étranger - appelons-le encore ainsi - peut être membre de son groupe dès le début, mais à condition qu'il se soit donné la capacité de voyager. Cela peut être le cas, par exemple, s'il a été étranger ailleurs, ayant appris ainsi à prendre quelque distance par rapport à son groupe d'origine. En fait apparaît alors dans le texte de Simmel une autre caractérisation de l'étranger : « Il est l'unité de la distance et de la proximité. » (Simmel, 1908 : 53 ; c'est moi qui souligne.) Cette unité, insiste Simmel, est présente dans toute relation humaine, mais elle s'organise ici selon une forme particulière. Simmel semble dire qu'en réalité ni le voyageur pur ni l'« appartenant » pur n'existent. Mais il y a quelque chose de particulier dans le personnage de l'étranger qui demeure important et que l'on ne doit pas perdre de vue : sa mobilité (ibid. : 55), sa capacité de voyager, son élément froid.

Le personnage de l'étranger est constitué de composantes intégratives et d'opposition : Simmel (1908 : 54) dit qu'il est un élément du groupe, « tout comme le pauvre et les divers "ennemis de l'intérieur, un élément dont la position interne et l'appartenance impliquent tout à la fois l'exté-

riorité et l'opposition ». Faut-il comprendre que c'est sa position interne qui le distingue des autres éléments du groupe ? Il paraît bien que oui, puisqu'il appartient par ailleurs au groupe. Et cette position interne est caractérisée à son tour par l'élément froid que le statut particulier de l'étranger (comme celui du pauvre et des autres « ennemis de l'intérieur ») introduit dans la relation. Parce que, en tant que pauvre et opposant potentiel, il n'est pas là seulement pour répondre « amen » (« oui, ainsi soit-il »). La fonction (auto) critique indispensable à la pensée scientifique y trouve une place de choix. Bien sûr, en dépit de cet élément froid, l'étranger est aussi un ami et un allié Préoccupé par le groupe et habité par le désir de transformer le monde de façon plus adéquate et intéressante pour l'humain.

Simmel (1908 : 55-56) voit l'objectivité comme une combinaison de proximité et de distance, de regard de l'intérieur et de l'extérieur, aussi bien que de regard d'en bas (le pauvre) et de solidarité (l'ami, l'allié). L'effort d'objectivation exige alors : d'abord, attachement et intérêt pour le groupe ; ensuite, distance par rapport aux particularismes du groupe ou au moins à quelques-unes de ses partialités. Simmel écrit que l'étranger « s'en tient à l'écart avec l'attitude spécifique de l'objectivité, qui n'indique pas le détachement ou le désintérêt, mais résulte plutôt de la combinaison particulière de la proximité et de la distance, de l'attention et de l'indifférence ». Objectivité n'est pas alors synonyme de neutralité ou de désintérêt. Mais être attaché et intéressé - c'est-à-dire ne pas être neutre - n'implique pas, dans le cadre de cette combinaison particulière, se mettre à la remorque du groupe ou tout accepter à partir d'un point de vue donné.

Simmel nous réserve d'autres surprises : « L'objectivité ne se définit en aucun cas comme absence de participation ; sinon, nous serions tout à fait en dehors de la relation, qu'elle soit subjective ou objective. C'est un type particulier de participation, semblable à l'objectivité de l'observation théorique. » (Simmel, 1908 : 56 ; c'est moi qui souligne.) Et comment voit-il cette « observation théorique » ? De la même façon que « celle-ci ne suppose pas que l'esprit soit une table rase sur laquelle les choses ins-

craient leurs caractères, mais au contraire qu'il soit en pleine activité [...] » (ibid.), elle n'exige pas non plus la non-participation. Mais le chercheur qui fait un effort d'objectivation « n'est retenu [consciemment] par aucune espèce d'engagement susceptible de le faire préjuger de ce qu'il perçoit, de ce qu'il comprend ou de son évaluation du donné » (ibid.). Bref, l'objectivation n'est pas incompatible avec la participation, mais seulement avec la participation apologétique.

Il n'y a pas de rupture simple entre théorie et pratique ou entre sciences fondamentales et sciences appliquées : toute science (sociale) participe, qu'elle le veuille ou non, puisque sans participation, pourrait-on dire en prolongeant la pensée de Simmel, il n'y a ni objectivité ni subjectivité, bref, il n'y a pas de recherche tout court. Mais il faut chercher cette forme plus acceptable et plus valable de participation qui consiste à se garder la liberté de voyager ou de se déplacer (sur le plan de la connaissance et du type d'action). En plus, la stratégie de la table rase cède la place à une stratégie active de l'esprit qui déploie ses connaissances et son attitude participative -critique. Voici le rôle spécifique de l'étranger-chercheur : « Il est plus libre pratiquement et théoriquement, il examine les relations avec moins de préjugés, il les soumet à des modèles plus généraux, plus objectifs, il ne s'attache pas par ses actes à respecter la tradition, la piété ou ses prédécesseurs. » (Simmel, 1980 : 56.) Notons que Simmel dit bien « plus objectif », « plus libre », etc. Il fait référence aussi à une liberté pratique et théorique. On peut interpréter cette dernière notamment comme la capacité de se détacher, au besoin, à différents degrés, d'une seule perspective épistémologique, d'une seule façon de concevoir les différents objets, d'un seul courant théorique et d'un seul type de recherche empirique. On doit être prêt à voyager dans toutes les directions. Enfin, en mettant l'accent sur les actes du chercheur, il nous fait voir que nos engagements sont incontournables.

Au terme de ces réflexions, on voit bien comme il est difficile de trouver une image ou même une expression pour caractériser cette stratégie de connaissance qui favorise un regard prêt à voyager ou porteur d'un élément froid. Simmel l'a associé au statut théorique d'étranger. Pour lui,

l'étranger est le personnage qui exprime le mieux cette relation de connaissance qui « comporte une dimension de distance et une dimension de proximité », et surtout une combinaison particulière de ces dimensions et une tension mutuelle (Simmel, 1908 : 58-59). Aujourd'hui, on peut se demander si l'image de l'étranger est la seule façon, ou même la meilleure façon, d'exprimer cette relation de connaissance. La perspective féministe « du point de vue des femmes », par exemple, a choisi l'image de l'identité et de la proximité. On pressent le problème. C'est qu'en fait, à partir des remarques mêmes de Simmel, il semble bien exister deux entrées possibles : la distance ou la proximité. Pour caractériser sa métaphore, Simmel a retenu l'idée de distance, car c'est bien cela qui désigne le statut de l'étranger : il n'est pas né dans le groupe ; au début, il n'est pas là. D'où aussi la nécessité de caractériser l'étranger par cette absence originaire, native. Néanmoins, rien n'empêche de dire que cet élément, l'absence originaire, est fortuit pour Simmel. En effet, ce qui compte, c'est la « combinaison particulière » et la « tension mutuelle qui produit cette relation » (ibid. : 59). Ne peut-on alors caractériser aussi cette combinaison particulière par le pôle de la proximité (à condition de conserver l'élément froid) ? Parce que l'étranger est, tout compte fait, cet ami et cet allié qui est déjà là et qui restera le lendemain. Son « étrangeté » est moins un attribut ontologique, son essence, que le fruit d'une relation : il est étranger comme le pauvre et les autres « ennemis de l'intérieur » - qui pourtant sont membres organiques du groupe - sont aussi des étrangers. Son étrangeté vient de cet élément froid qui lui donne cette triple liberté que le membre inconditionnel du groupe ne possède que d'une autre manière ou encore à un autre degré : la liberté politique d'aller et de venir à propos des orientations politiques du groupe ; la liberté éthique de tenir compte graduellement d'autres groupes opprimés (au-delà des semblables) et d'avancer vers un humanisme compréhensif susceptible d'inclure l'humanité tout entière ; la liberté de connaissance (théorique) susceptible d'introduire diverses formes de démarcation. Démarcation à l'égard des dogmatismes qui limitent la réflexion théorique et la liberté du chercheur d'« aller voir ailleurs » et à l'égard de ce que Bourdieu appelle le « biais intellectualiste », c'est-à-dire cette tendance à concevoir le monde comme

un spectacle (à contempler) « plutôt que comme des problèmes concrets appelant des solutions pratiques » (Wacquant, 1992 : 34).

Or la perspective féministe « du point de vue des femmes » a abouti d'une autre façon à concevoir une stratégie semblable de connaissance tout en prenant l'autre entrée de la relation : la proximité, la vue de l'intérieur, voire l'origine comme point premier. En effet, il est possible de récrire l'article de Simmel sans trahir le fond de sa pensée, mais en mettant en évidence cette fois le personnage du sympathisant-critique ou de l'appartenant-critique plutôt que celui de l'étranger. Car au fur et à mesure que le débat dans le féminisme a progressé, on a pris conscience de ce que les deux pôles - l'identité et la différence - n'étaient pas nécessairement antinomiques, mais qu'ils devaient faire partie d'un processus unitaire de connaissance fondé cependant au départ sur un parti pris d'appartenance qui n'abandonne pas pour autant les trois formes de liberté : politique, éthique et de connaissance. En effet, on aboutit ici à ce que Parent (1997) a joliment appelé une « partialité critique » : Car, regardant de l'intérieur du groupe, il faut demeurer ouvert et autocritique face aux contenus qu'on préjuge ou qu'on élabore comme connaissance et comme solution pratique, sauf à la sympathie fondamentale. On y retrouve, articulé au pôle de la proximité, l'élément froid de Simmel conçu comme un espace d'autonomie dans l'appartenance, comme altérité dans l'unité fondamentale. En outre, de même que pour Simmel l'étrangeté n'était pas ontologique (essentielle), mais plutôt le fruit d'une relation (puisque'elle existe chez le pauvre-natif), chez les féministes de plus en plus le « point d'origine » n'est pas non plus essentiel, mais relationnel : femmes ou hommes peuvent prendre ce point (relationnel) d'origine qui se transforme en point de départ. Ici aussi, qu'on fasse ou non partie du groupe depuis le début n'est pas une caractéristique fondamentale : si l'on vient du dehors (dans le cadre d'une relation homme-femme) ou, au contraire, de l'intérieur (par son inscription historico-sociale comme femme), il faut garder la relation et la capacité critique de mobilité.

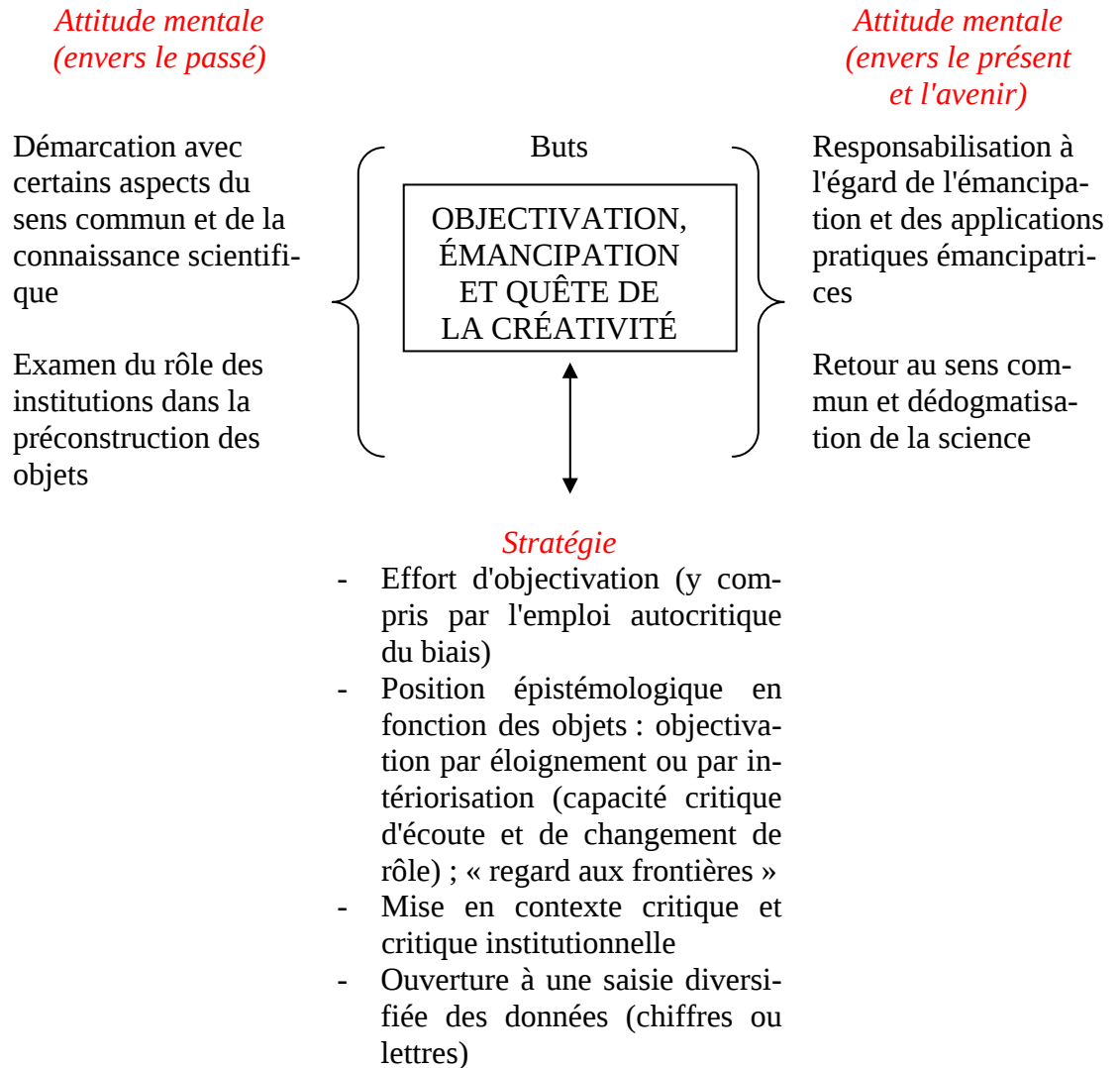
On voit que la contribution féministe modifie l'image et adopte l'autre pôle d'articulation, mais ne se dissocie pas radicalement de la conception

de Simmel du processus d'objectivation comme incluant des marges de liberté et des moments internes de démarcation. il en ressort globalement qu'on n'a pas besoin de soutenir l'étrangeté ou la neutralité pour produire de la bonne connaissance ; on peut aussi s'appuyer sur la proximité ou proclamer la partialité. Mais dans un cas comme dans l'autre, aucun de ces pôles ne suffit par lui-même, car dans cette hypothèse, comme le remarque Simmel (1908 : 56), « nous serions tout à fait en dehors de la relation, qu'elle soit subjective ou objective ». Pour que la relation existe et pour qu'elle soit positive, il faut se déplacer vers l'autre pôle ; sans quoi, paradoxalement, on n'est ni vraiment étranger (au sens donné par Simmel) ni vraiment sympathisant (au sens féministe).

Cette stratégie, sur le plan méthodologique, a conduit à recommander d'essayer d'adopter, à différents moments et par n'importe quel moyen, une démarche de va-et-vient entre le point de vue interne et le point de vue externe ou encore une démarche qui introduit l'élément froid. Foucault (1984 : 574) recommandait aussi, relativement aux systèmes de pensée, de chercher une « attitude limite », d'« échapper à l'alternative du dehors et du dedans », car « il faut se situer "aux frontières" ». On voit aussi que la pensée scientifique et le parti pris ne sauraient être considérés comme étant aux antipodes l'une de l'autre : ils sont en relation. La figure 2 (p. 47) illustre le modèle proposé.

FIGURE 2
*Vers une conception générale de la méthodologie
en sciences sociales*

[Retour à la table des matières](#)



Conclusion : quelques éclaircissements sur la recherche qualitative

[Retour à la table des matières](#)

Sachant combien les méthodes de recherche forment une partie extrêmement diversifiée et variable de l'histoire des sciences, cerner et caractériser globalement ce qu'on appelle « recherche qualitative » paraît, en soi, comme une tâche paradoxale et vouée, dès le départ, à l'échec. En effet, on peut dire à cet égard ce que Tonnelat (1971) a écrit à propos de l'histoire du principe de relativité : la notion même de recherche qualitative « semble chaque fois liée davantage à ce qui la suit qu'à ce qui la précède ». Bernier (1993 : 31) voit dans cette imprécision du terme quelque chose qui « nous sert plus qu'[il] ne nous dessert ».

Il n'est donc pas étonnant de constater que le chercheur qualitatif se soit souvent fourvoyé en essayant de caractériser de manière globale l'approche à laquelle lui-même adhérerait. Victime de la vitesse à laquelle les choses évoluent, ou de la myopie provoquée par sa propre investiture épistémologique et disciplinaire, et installé dans une position défensive à l'égard des préjugés positivistes, il a transmis à de multiples occasions une caractérisation partielle de la recherche qualitative dans son ensemble. Et il l'a fait parce qu'il a été d'autant plus poussé à le faire que certains chercheurs quantitatifs véhiculaient une caractérisation stéréotypée de cette pratique de recherche. Pour ces raisons, il convient de faire une brève mise au point concernant certaines thèses soutenues à propos de la recherche qualitative.

La tâche consiste à trouver la façon la moins mauvaise et la moins « clôturante » de désigner ce qu'elle est. L'absurdité de l'exercice devient évidente lorsqu'on se demande pourquoi on n'essaie pas de caractériser

aussi la recherche quantitative. Par rapport à celle-ci, on semble se satisfaire d'un concept vulgaire de « quantitatif » ou de « chiffres » et d'une représentation ouverte et imprécise de ce qu'elle est. Les chiffres vont de soi ; les lettres exigent une caractérisation et une justification. Et pourtant, si l'on entreprenait le même genre de démarche à l'égard du quantitatif, on se rendrait vite compte que les problèmes de caractérisation sont rigoureusement du même ordre. Quoi qu'il en soit, et afin d'éviter toute fermeture outrancière du champ du qualitatif, j'ai choisi de proposer progressivement une représentation de cette pratique de recherche par la négative, c'est-à-dire par la déconstruction d'un certain nombre d'énoncés erronés ou trop « clôturants ».

Je dirai d'abord que j'ai, comme d'autres, une conception générale de la méthodologie en sciences sociales (Pires, 1985). Dans cette perspective, il est faux d'affirmer qu'il existe une méthodologie qualitative ou quantitative : il n'y a que des recherches qualitatives ou quantitatives (ou les deux à la fois). La méthodologie est une seule, et les grandes questions d'ordre méthodologique concernent tant les recherches quantitatives que les recherches qualitatives (*ibid.*). Bien sûr, une série de questions et de stratégies précises s'appliquent à telle ou telle technique d'observation empirique, forme d'échantillonnage ou modalité de traitement des données, etc., mais cela ne constitue pas à proprement parler une « méthodologie à part ».

Pour la même raison, je n'assimile pas la méthodologie à un encadrement théorique particulier, même si certains encadrements théoriques semblent privilégier occasionnellement certains choix méthodologiques (usuellement plus dirigés vers la construction théorique que vers l'observation empirique proprement dite). Ainsi, il n'y a pas une méthodologie spécifiquement marxiste, fonctionnaliste, féministe, interactionniste, etc., si l'on se réfère par là aux grandes questions du rapport entre les théories, les techniques d'observation empirique et les données. Harding (1986) a montré, par exemple, que le féminisme adopte différentes perspectives épistémologiques et privilégie, selon le cas, différentes techniques d'observation empirique qui sont, par ailleurs, les mêmes que dans les autres

perspectives théoriques. Cela ne veut pas dire que le féminisme n'a pas fait de contributions à la méthodologie en sciences sociales. Et l'on peut dire la même chose du marxisme, de l'interactionnisme ¹⁹, etc. Bien entendu, on peut parler légitimement de méthodologie marxiste, etc., mais on donne alors à ce terme un sens différent. Pour moi, le terme méthodologie désigne une réflexion trans-théorique et trans-disciplinaire de la pratique de recherche.

La première question est alors de savoir si la recherche qualitative peut être caractérisée par une position épistémologique unique. Bref, est-elle nécessairement constructiviste ou est-elle nécessairement subjectiviste ? Lorsqu'on pose la question de cette façon, on laisse sous-entendre que toute recherche quantitative est, inversement, positiviste, réaliste ou objectiviste. Au-delà de la difficulté à définir de façon opérationnelle ces termes, on pressent tout de suite que la réponse est négative, car on peut trouver sans aucune difficulté, dans les deux types de recherche, des spécialistes adhérant à différentes options épistémologiques : on peut être constructiviste en quantitatif et réaliste en qualitatif. On peut aussi ne pas s'identifier ni à l'une ni à l'autre de ces approches. C'est que les techniques d'observation empirique et la nature des données (qualitatives ou quantitatives) ont une autonomie relative par rapport aux différents encadrements épistémologiques et théoriques : elles sont plus flexibles épistémologiquement qu'on ne le reconnaît souvent (Pires, 1985 : 68).

Certes, certaines perspectives épistémologiques ont particulièrement mis en valeur l'un ou l'autre des types de données, ce qui a amené des chercheurs à associer, à tort, l'exploitation de ces données avec l'axiomatique épistémologique en question : les chiffres ont été assimilés au réalisme et les lettres, au constructivisme. Même le fait de rendre compte du point de vue des acteurs n'est pas suffisant pour caractériser toute la recherche comme « constructiviste » : tout dépend de comment on rend

¹⁹ Il existe des recherches interactionnistes quantitatives, comme celles de l'école de l'Iowa (Meltzer, Petras et Reynolds, 1975) ou la recherche canadienne de Hogart (1971).

compte de ce point de vue et du statut épistémologique qu'on donne aux résultats.

Mais peut-on caractériser la recherche qualitative par l'emploi d'une technique particulière de collecte des données ? Encore ici, la réponse est négative. On peut faire des observations directes, des entrevues et des études de documents et traduire tous nos résultats en termes quantitatifs. Le sondage par questionnaire est usuellement une technique adaptée à la recherche quantitative, mais une entrevue très structurée ne se distingue pas essentiellement du questionnaire et peut être utilisée dans une enquête qualitative. Si la technique de collecte des données ne caractérise ni le quantitatif ni le qualitatif, il ne faut pas pour autant supposer que ces deux types de recherche sont interchangeables. Chaque forme (quantitative ou qualitative) de mesure ou de matériaux empiriques possède des limites théoriques (par-delà ses limites pratiques) relativement aux différents aspects des différents objets, et ce même si l'on ne saura jamais déterminer à l'avance les frontières précises d'un type de matériau ou du traitement quantitatif ou qualitatif des données, ni son champ de possibilités. Mais il faut être conscient du fait que ces mouvements d'expansion et de progrès ne vont pas dans le sens d'une substitution d'un type de matériau ou de mesure par l'autre. Une certaine lecture de l'histoire des sciences de la nature aura laissé croire que l'avancement de la connaissance impliquerait le remplacement des lettres par les chiffres. De même, la redécouverte de la valeur scientifique de la « parole » dans les années 70 aura conduit certains à annoncer, dans le feu de l'enthousiasme, la « fin des chiffres » en sciences sociales. Or il n'existe aucun indice sérieux de disparition prochaine de l'une ou l'autre partie. Et si tel était le cas, il faudrait interpréter cela comme une perte pour tout le monde, et non pas comme un signe de progrès. Il vaut donc mieux voir les champs d'application et la pertinence des lettres et des chiffres non comme absolument illimités et interchangeables théoriquement, mais plutôt comme infiniment limités et seulement occasionnellement susceptibles de se couvrir partiellement l'un l'autre (Pires, 1987 : 88-95).

Peut-on alors caractériser le qualitatif (ou le quantitatif) exclusivement par la visée de la recherche ? Par exemple, peut-on prétendre que la recherche qualitative ne sert qu'à décrire ou à explorer certains aspects de la réalité, mais qu'elle est incapable d'expliquer ou de fournir des preuves empiriques comme seules les recherches quantitatives peuvent le faire ? C'est contre ce préjugé scientifique que les chercheurs qualitatifs ont eu à se débattre depuis la reprise des discussions sur le qualitatif et le quantitatif dans les années 60. Ce qui compte, ce n'est pas le type de données qu'on utilise, mais comment on construit la recherche : les recherches « bien construites » (Bourdieu) ont une vie longue ou contribuent à faire avancer nos connaissances ; les autres, quantitatives ou qualitatives, ajoutent plutôt des obstacles à une meilleure façon de voir ou d'intervenir. Autant les recherches quantitatives que les recherches qualitatives sont ouvertes aux différents objectifs du chercheur et peuvent participer pleinement à ce but de « développer une connaissance séculière du réel, valide empiriquement d'une quelconque manière » (comm. Gulb., 1996 : 8) ; les unes comme les autres permettent de décrire, de comprendre, d'expliquer ou d'évaluer ; on peut mener des recherches exploratoires du type « pré-recherches » ou des recherches autonomes, etc.

Enfin, sous un certain angle, la recherche qualitative comme telle ne se caractérise tout bonnement que par le fait de se constituer fondamentalement à partir d'un matériau empirique qualitatif, c'est-à-dire non traité sous la forme de chiffres, alors que la recherche quantitative fait l'inverse. Toutes les tentatives pour définir ces pratiques de recherche au-delà de cette forme élémentaire aboutissent nécessairement à les associer aux préférences personnelles du chercheur ou au courant théorique qu'il privilégie. Denzin et Lincoln ont récemment proposé la définition suivante : « La recherche qualitative met l'accent sur une multiplicité de méthodes, impliquant une approche interprétative ou naturaliste par rapport à son objet d'étude. Cela signifie que les chercheurs qualitatifs étudient les choses dans leur contexte naturel, essayant d'attribuer un sens ou d'interpréter le phénomène selon les significations que les gens leur donnent. » (Denzin et Lincoln, 1994 : 2.) Il saute aux yeux que cette définition est erronée d'un point de vue descriptif et qu'elle ne fait qu'indiquer les préférences

de l'école de Chicago pour l'observation participante, la perspective « naturaliste » et une stratégie d'analyse qui privilégie ou se limite au « regard de l'intérieur ». Les recherches purement documentaires (historiques ou autres) sont exclues à deux titres : elles ne sont pas « multi-méthodes » et ne se réalisent pas dans le contexte naturel des acteurs. Sont possiblement exclues aussi les innombrables recherches qualitatives axées (fondamentalement, sinon exclusivement) sur les entrevues ou les histoires de vie, etc.

Cela étant dit, il est possible de relever certaines tendances dans la pratique de la recherche qualitative, voire certaines caractéristiques abstraites globales de ces recherches. Il reste qu'il faut garder à l'esprit que ces tendances de recherche peuvent se modifier au fil des années et selon les disciplines et que les caractéristiques globales n'ont pas pour but de nous permettre d'identifier empiriquement une recherche qualitative ni de la distinguer en termes absolus d'une recherche quantitative, mais tout simplement d'orienter le chercheur non ou moins familiarisé avec ce type de recherche en cette matière.

On peut alors peut-être dire que la recherche qualitative se caractérise en général : a) par sa souplesse d'ajustement pendant son déroulement, y compris par sa souplesse dans la construction progressive de l'objet même de l'enquête ; b) par sa capacité de s'occuper d'objets complexes, comme les institutions sociales, les groupes stables, ou encore d'objets cachés, furtifs, difficiles à saisir ou perdus dans le passé ; c) par sa capacité d'englober des données hétérogènes ou, comme l'ont suggéré Denzin et Lincoln (1994 : 2), de combiner différentes techniques de collecte des données ; d) par sa capacité de décrire en profondeur plusieurs aspects importants de la vie sociale relevant de la culture et de l'expérience vécue étant donné, justement, sa capacité de permettre au chercheur de rendre compte (d'une façon ou d'une autre) du point de vue de l'intérieur ou d'en bas ; e) enfin, par son ouverture au monde empirique, qui s'exprime souvent par une valorisation de l'exploration inductive du terrain d'observation, et par son ouverture à la découverte de « faits inconvenients » (We-

ber) ou de « cas négatifs ». Elle tend à valoriser la créativité et la solution de problèmes théoriques posés par les faits inconvenients.

Bibliographie

[Retour à la table des matières](#)

ARON, R. (1967). *Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard.

BACHELARD, G. (1934). *Le nouvel esprit scientifique* (1991), Paris, PUF.

BACHELARD, G. (1938). *La formation de l'esprit scientifique* (1975), Paris, Vrin.

BACHELARD, G. (1949). *Le rationalisme appliqué* (1970), Paris, PUF.

BECKER, H.S. (1967). « Whose Side Are We On ? », *Social Problems*, vol. 14, p. 239-248.

BERNIER, L. (1993). « Recherche qualitative : respect méthodologique de l'acteur respect éthique de l'informateur », *Revue de l'Association pour la recherche qualitative*, vol. 9, p. 31-40.

BLACKBURN, P. (1992). *Connaissance et argumentation*, Ottawa, Éditions du Renouveau pédagogique.

BLANKEVOORT, V., LANDREVILLE, P., et PIRES, A.P. (1979). « Les coûts sociaux du système pénal : notes méthodologiques », *Crime et/ and justice*, vol. 7-8, nos 3-4, p. 180-189.

BLUMER, H. (1969). *Symbolic Interactionism : Perspective and Method*, Englewood Cliffs (N.J.), Prentice-Hall.

BOUDON, R. (1986). *L'idéologie*, Paris, Fayard.

BOURDIEU, P. (1982). *Leçon sur la leçon*, Paris, Minuit.

BRION, F. (1995). *Contrôle de l'immigration, crime et discrimination*, thèse de doctorat, Louvain-La-Neuve, École de criminologie, Université catholique de Louvain.

CAIN, M. (1990). « Realist Philosophy and Standpoint Epistemologies or Feminist Criminology as a Successor Science », dans L. Gels-thorpe et A. Morris (sous la dir. de), *Feminist Perspectives in Criminology*, Milton Keynes, Open University Press.

CANGUILHEM, G. (1957). « Sur une épistémologie concordataire », dans G. Bouligand et autres, *Hommage à Gaston Bachelard. Études de philosophie et d'histoire des sciences*, Paris, PUF.

CANGUILHEM, G. (1988). *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, Paris, Vrin.

CARDOSO, M.L. (1971). « O mito do método », *Cadernos da P.U.C Cahiers de l'Université catholique de Rio de Janeiro*, vol. 7, p. 1-40.

COMMISSION GULBENKIAN (1996). *Ouvrir les sciences sociales*, Paris, Descartes et Cie.

COMTE, A. (1839). *Leçons de sociologie* (1995), Paris, Flammarion.

COOLEY, C.H. (1928). « Case Study of Small Institutions as a Method of Research », *Publications of the American Sociological Society*, vol. 22, p. 123-132.

DEMO, P. (1981). *Metodologia científica em ciências sociais*, Sao Paulo, Atlas.

DENZIN, N.K., et LINCOLN, Y.S. (1994). « Introduction : Entering the Field of Qualitative Research », dans N.K. Denzin et Y.S. Lincoln (sous la dir. de), *Handbook of Qualitative Research*, Thousand Oaks (Calif.), Sage.

DENZIN, N.K. (1970). *The Research Act : A Theoretical Introduction to Sociological Methods*, Chicago, Aldine.

DURKHEIM, É. (1888). « Cours de science sociale », dans É. Durkheim, *La science sociale et l'action* (1970), Paris, PUF. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

DURKHEIM, É. (1895). *Les règles de la méthode sociologique* (1988), Paris, Flammarion. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

DURKHEIM, É. (1900). « La sociologie en France au XIXe siècle », dans É. Durkheim, *La science sociale et l'action* (1970), Paris, PUF. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

DURKHEIM, É. (1909). « Sociologie et sciences sociales », dans É. Durkheim, *La science sociale et l'action* (1970), Paris, PUF. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

Eco, U. (1985). *La guerre du faux*, Paris, Grasset.

Eco, U. (1990). *Les limites de l'interprétation* (1992), Paris, Grasset.

FERRAROTTI, F. (1981). *Histoire et histoires de vie* (1983), Paris, Méridiens.

FEYERABEND, P. (1975). *Contre la méthode* (1979), Paris, Seuil.

FOUCAULT, M. (1973). *Ceci n'est pas une pipe*, Paris, Éditions Fata Morgana.

FOUCAULT, M. (1984). « Qu'est-ce que les Lumières ?, dans M. Foucault, *Dits et écrits. Vol. IV : 1980-1984* (1994), Paris, Gallimard.

FOUREZ, G. (1988). *La construction des sciences*, Bruxelles, De Boeck.

GOODE, E., et BEN-YEHUDA, N. (1994). Moral Panics. *The Social Construction of Deviance*, Cambridge, Blackwell.

GOULDNER, A.W. (1968). « The Sociologist as Partisan : Sociology and Welfare State », *American Sociologist*, vol. 3, p. 103-116.

GRANGER, G.-G. (1993). *La science et les sciences*, Paris, PUF.

GRATTON, F. (1996). *Les suicides d'être de jeunes Québécois*, Québec, Presses de l'Université du Québec.

HARDING, S. (1986). *The Science Question in Feminism*, Ithaca, Cornell University Press.

HARDING, S. (1987). *Feminism and Methodology. Social Science Issues*, Milton Keynes, Open University Press.

HARDING, S. (1991). *Whose Science ? Whose Knowledge ? Thinking from Womens Lives*, New York, Cornell University Press.

HOGART, J. (1971). *Sentencing as a Human Process*, Toronto, University of Toronto Press.

HOULE, G. (1982). « Présentation : La sociologie : une question de méthode », *Sociologie et sociétés*, vol. 14, no 1, p. 3-6.

HOULE, G. (1986). « Histoires et récits de vie : la redécouverte obligée du sens commun », dans D. Desmarais et P. Grell (sous la dir. de), *Les récits de vie : théorie, méthode et trajectoires types*, Montréal, Éditions Saint-Martin.

HOULE, G., et RAMOGNINO, N. (1993). « Présentation : La construction des données », *Sociologie et sociétés*, vol. 25, no 2, p. 5-9.

HYPPOLITE, J. (1946). *Genèse et structure de la « Phénoménologie de l'esprit » de Hegel*, Paris, Aubier, 2 vol.

JUTEAU, D. (1981). « Visions partielles, visions partiales : visions (des) minoritaires en sociologie », *Sociologie et sociétés*, vol. 13, no 2, p. 33-47.

KNORR-CETINA, K. (1989). « Spielarten des Konstruktivismus », *Soziale Welt*, vol. 40, nos 1-2, p. 86-96.

LACAN, J. (1961). « Le séminaire sur "La lettre volée" », dans J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, p. 11-41.

LENOIR, R. (1989). « Objet sociologique et problème social », dans P. Champagne, R. Lenoir, D. Merlié et L. Pinto (sous la dir. de), *Initiation à la pratique sociologique*, Paris, Dunod.

MAHEU, L. (1983). « Les mouvements de base et la lutte contre l'appropriation étatique du tissu social », *Sociologie et sociétés*, vol. 15, no 1, p. 77-92. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

MELTZER, B.N., PETRAS, J.W., et REYNOLDS, L.T. (1975). *Symbolic Interactionism. Genesis, Varieties and Criticism*, Londres, Routledge et Kegan Paul.

MILLER, R.W. (1983). « Fact and Method in the Social Sciences », dans R. Boyd, P. Gasper et J.D. Trout (sous la dir. de), *The Philosophy of Science* (1991), Cambridge (Mass.), MIT Press.

MOLES, A.A. (1990). *Les sciences de l'imprécis*, Paris, Seuil.

MORIN, E. (1969). *La rumeur d'Orléans*, Paris, Seuil.

PARENT, Colette (1997). *Les féminismes et la criminologie*, Bruxelles, Montréal, Ottawa, De Boeck, Presses de l'Université de Montréal, Presses de l'Université d'Ottawa (à paraître en novembre).

PIRES, A.P. (1982). « La méthodologie qualitative en Amérique du Nord : un débat manqué (1918-1960) », *Sociologie et sociétés*, vol. 14, no 1, P. 15-29.

PIRES, A.P. (1985). « Le "sens du problème" et le "sens de l'approche" : pour une nouvelle conception du travail méthodologique », *Revue de l'Association pour la recherche qualitative*, vol. 13, 1995, p. 55-78.

PIRES, A.P. (1987). « Deux thèses erronées sur les lettres et les chiffres », *Cahiers de recherche sociologique*, vol. 5, no 2, p. 85-106. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

PIRES, A.P. (1993a). « La criminologie et ses objets paradoxaux. Réflexions épistémologiques sur un nouveau paradigme », *Déviance et société*, vol. 17, no 2, p. 129-161.

PIRES, A.P. (1993b). « Recentrer l'analyse causale ? Visages de la causalité en sciences sociales et en recherche qualitative », *Sociologie et sociétés*, vol. 25, no 2, p. 191-209.

RAMOGNINO, N. (1992). « L'observation, un résumé de la "réalité" : de quelques problèmes épistémologiques du recueil et du traitement des données », *Current Sociology*, vol. 40, no 1, p. 55-75.

RORTY, R. (1994). *Objectivisme, relativisme et vérité*, Paris, PUF.

SANTOS, B.S. (1987). « Law : A Map of Misreading. Toward a Postmodern Conception of Law », *Journal of Law and Society*, vol. 14, no 3, p. 279-302.

SANTOS, B.S. (1989). *Introdução a uma ciência pos-moderna*, Porto, Edições Afrontamento.

SCHUR, E.M. (1984). *Labeling Women Deviant. Gender, Stigma and Social Control*, New York, Random House.

SCHUTZ, A. (1987). *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck.

SEARLE, J.R. (1969). *Les actes de langage* (1972), Paris, Hermann.

SELLIN, T. (1938). *Culture Conflict and Crime*, New York, Social Science Research Council.

SHAW, C.R., et McKAY, H.D. (1942). *Juvenile Delinquency and Urban Areas* (1972), Chicago, University of Chicago Press.

SIMMEL, G. (1908). « Digressions sur l'étranger », dans Y. Grafmeyer et I. Joseph (sous la dir. de), *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine* (1979), Paris, Seuil.

STENGERS, I. (1995). *L'invention des sciences modernes*, Paris, Flammarion.

THOMAS, W.I., et ZNANIECKI, F. (1918-1920). *The Polish Peasant in Europe and America* (1958), New York, Dover Publications.

TWENHÖFEL, R. (1986). « Interesse und Forschung. Der Beitrag Alfred Schütz' zur qualitativen Methodologie : Bedeutung, Grenzen und eine Kritik aus der Sicht Max Weber », *Revue suisse de sociologie*, vol. 12, no 3, p. 373-396.

VEYNE, P. (1971). *Comment on écrit l'histoire* (1978), Paris. Seuil.

WACQUANT, L.J.D. (1992). « Présentation », dans P. Bourdieu, Réponses. *Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Seuil.

WEBER, M. (1922). « Science as a Vocation », dans H.H. Gerth et C.W. Mills (sous la dir. de), *From Max Weber : Essays in Sociology* (1958), New York, Galaxy Book.